|  |
| --- |
| François Romain*Se Souvenir d’Oublier*91,500 mots.Version tronquée [50 pages] |

**SE SOUVENIR D'OUBLIER**

**François Romain**

|  |
| --- |
| François Romain38 St Oswald’s PlaceLondon SE11 5JE |
| +44 741 258 2754francois.romain@email.com[www.francoisromain.fr](http://www.francoisromain.fr) |

SE SOUVENIR D’OUBLIER

FRANÇOIS ROMAIN

Elle a pilé en le voyant sortir du taxi.

Pas le temps de se garer, elle a allumé les feux de détresse, a agrippé son sac, claqué la portière.

Elle a vaguement réalisé avoir laissé son manteau dans la voiture que la silhouette disparaissait déjà au coin de la rue. Elle s’est mise à courir, aussi vite que ses talons le lui permettaient. Elle voulait lui hurler d’attendre, de l’attendre, mais elle savait qu’il n’en ferait rien ; la panique dans son message avait été palpable.

Elle a bousculé quelques passants qui se promenaient encore dans cette nuit glacée de novembre sans prendre la peine de s’excuser.

Elle l’a vu pousser la porte de l’immeuble d’un coup d’épaule et s’engouffrer à l’intérieur.

Le froid lui cinglait le visage, sa respiration était courte quand elle a fini par atteindre la porte encore béante. Elle l’a suivi dans les escaliers, se laissant guider par les cris, les poings qui s’écrasaient contre la porte, un peu plus haut, deux, trois étages plus haut, elle ne se souvenait plus bien.

Elle a retiré ses talons. Pour aller plus vite.

Ouvre, ouvre, putain, qu’est-ce que tu fous, ouvre !

Elle a accéléré, monté les escaliers deux par deux, ignorant de son mieux la douleur lancinante dans sa poitrine. Je vais faire une crise cardiaque, s’est-elle dit en attaquant la dernière volée de marches, Je vais faire une bon dieu de crise cardiaque et ça va être sa faute !

Sur le palier, la porte de droite était restée ouverte. Elle entendant sa voix, à l’intérieur, brisée, haut perchée, qui se lamentait, qui suppliait.

Elle est entrée, talons à la main, sac sous le bras, serré fort contre elle.

Le robinet de l’évier coulait à plein, le bruit de l’eau couvrant ses pas.

Il était là, accroupi devant le canapé, penché au-dessus d’un corps inerte. Il lui parlait, le suppliait d’ouvrir les yeux, le menaçait, le frappait, même, pour tenter de le faire réagir.

Elle s’est approchée doucement, lui a mis une main sur l’épaule.

Il a sursauté.

— Aide-moi ! Aide-moi, je t’en prie, appelle les secours ! Je n’ai pas mon téléphone, appelle les secours, je t’en prie !

Elle a eu un regard à l’étalage de cachets et pilules éparpillés sur la petite table, sur le sol. Elle s’occuperait de ça plus tard.

— C’est fini, elle lui a dit. C’est trop tard.

Il a essayé de se dégager d’un coup d’épaule épuisé. Il a tenté de le faire boire encore une fois, mais l’eau coulait sur son menton, sur son torse.

— C’est ma faute, gémissait-il entre deux sanglots, c’est ma faute, j’aurais dû…

— Ce n’est la faute de personne. Ça devait arriver. Ça devait bien finir par arriver.

Elle s’est accroupie, et il s’est écroulé contre elle, les sanglots lui déchirant les yeux, le cœur, l’âme.

— Il m’a appelé au secours et je n’ai pas… je l’ai ignoré, je n’ai pas répondu.

Elle lui a caressé les cheveux. Il s’est laissé faire.

Chut, chut…

Sur le canapé, le corps a eu un soubresaut.

— Ça va aller, ne t’inquiète pas. Je suis là. Tu vas rentrer, tu vas rentrer et tu vas tout oublier. Il ne faut pas qu’on te trouve ici.

Il s’est débattu avec le peu de forces qui lui restait.

— Là, là. Ça va aller. C’est fini, c’est fini.

Elle essayait de s’en convaincre. Elle attendait que la poitrine qui frémissait encore sur les coussins sales du canapé cesse de se soulever. Que ce soit fini, vraiment fini, cette fois.

Les sanglots se sont calmés. Elle a pris son visage dans ses mains pour le forcer à la regarder.

— Il faut que tu t’en ailles, tu m’entends ? Personne ne doit savoir que tu étais là. C’est mieux pour toi. Je vais m’en occuper. Je vais nettoyer. Je vais…

— Je veux partir.

— Je sais.

Le corps dans le canapé a été agité d’une autre secousse rapide, brutale.

Merde.

Un jet de vomi, épais, puant, a giclé, elle s’est redressée, s’est retournée et a fermé les yeux pendant plusieurs secondes, le temps que ça passe. Le temps que son cœur retombe à sa place. Elle a gardé son visage dans son coude pour atténuer l’odeur, tant que possible.

Merde, merde, merde !

Elle s’est appuyée contre l’évier, les jambes tremblantes.

Elle a ramassé la bouteille de vodka qu’il avait dû faire tomber en partant. Elle a été tentée d’en avaler une gorgée, pour se donner du courage.

Du courage ? Du courage pour quoi ? C’était fini, bon dieu, c’était enfin fini, ça devait être fini, il ne pouvait tout de même pas…

Le corps avait les yeux ouverts. Il essayait de respirer à travers le dégueulis qui lui couvrait le visage, la poitrine. Il a murmuré quelque chose.

Merde ! C’est pas vrai, il ne va jamais…

Elle a fait quelques pas, il a tendu la main vers elle. Comme s’il lui demandait de l’aider. Lui. Lui entre tous, il lui demandait de l’aide.

Elle a fouillé dans son sac, en a sorti le revolver.

Elle a pressé la détente en fermant les yeux.

DÉCEMBRE.

HELEN

« Merci, merci. Non, pas de lait non, je suis allergique au lactose. Enfin, non, pas allergique, juste intolérante. Je ne le digère pas, ça me… ça me ballonne. Il fait bon, dites donc, je m’attendais à ce qu’il fasse froid. Je ne sais pas pourquoi, dans les films on a toujours l’impression qu’il fait froid. Je vais peut-être enlever ma veste, du coup, je peux enlever ma veste ? Sinon je vais… Déjà que j’ai des bouffées de chaleur depuis quelques mois. C’est l’âge, que voulez-vous, il fallait bien que ça arrive. Un peu tôt, oui, c’est ce que mon docteur me dit aussi mais on est comme on est, n’est-ce pas ? Ce ne sont pas des choses qu’on peut contrôler. Il n’y a pas grand-chose qu’on puisse contrôler, de toute façon.

Oui, pardon.

Julian ? Non, je ne le connaissais pas, pas vraiment. Je l’ai aperçu, oui, le soir de… Ce soir-là. Mais, je ne l’avais jamais vu avant ça, non. Oh, c’est affreux, tout de même. Affreux. Pauvre garçon, rien que d’y penser j’en ai encore des… Vous auriez des Kleenex ? Juste au cas où. Je suis désolée, mais comme je disais, depuis mercredi j’ai… Je suis un peu à fleur de peau. Jeudi ? Oui, techniquement, c’était le lendemain, jeudi, vous avez raison. Je vais faire de mon mieux, mais c’est la première fois que je me retrouve dans une situation comme celle-ci, alors je suis un peu… retournée. C’est le mot. Retournée.

Oui, j’imagine qu’il était sur la liste des invités, mais n’importe qui ou presque aurait pu finir sur cette liste, il y avait des centaines de noms. C’était un évènement commercial, après tout, donc toute personne susceptible d’ouvrir leur carnet de chèques ou leur carnet d’adresses aurait pu être invitée. Alan non plus ne le connaissais pas. Enfin je ne crois pas. Je ne pense pas. Non, le seul, le seul qui le connaissait c’était le… le toubib. Le docteur.

Par où voulez-vous que je commence, d’ailleurs ? L’appel du docteur, justement ? Ou le… Ça serait plus facile si j’étais sur le divan de mon psy, au moins je sais toujours par où commencer puisque tout vient de l’enfance, d’après ce qu’il me dit. Tout ce qui m’arrive, c’est la faute de mes parents. Les pauvres, s’ils savaient ce qu’on leur met sur le dos pendant mes séances. Lui, surtout. Je pense que c’est lui qui a un problème avec ses parents et il se défoule à travers moi, par procuration, vous voyez ? Il me fait dire toutes les saloperies qu’il ne veut pas exprimer lui-même. Ça a l’air de lui faire plaisir quand je les blâme pour tout et n’importe quoi. Pas plus tard qu’il y a deux semaines, il a même réussi à me faire dire que mon divorce, c’est leur faute. Vous imaginez ? Ils sont toujours ensemble, ont fêté leurs noces de… Qu’est-ce qui vient après les noces d’or ? J’oublie toujours… Ils ont fêté leurs cinquante et un ans de mariage, il n’y a vraiment que pour cette génération que c’était encore possible, je me demande bien pourquoi. Je crois que le monde a évolué trop vite et que les hommes ne sont pas prêts. Les hommes au sens global, pas au sens sexe, ou genre, non, la race humaine. On peut dire le mot race ou c’est… Peut-être que l’on revient simplement à la vraie nature humaine qui n’est pas faite pour la monogamie. Non mais écoutez-moi ça, je suis en train de trouver des excuses à mon mari pour m’avoir trompée. Le comble du comble. Et je…

Oui, oui, vous avez raison.

C’est étrange, ce dont on se souvient. Des images, des sons. Je me demande souvent quelle impression ça lui a fait quand il s’est réveillé et que tout ça… que tout était parti. On a du mal à imaginer, n’est-ce pas ? Malgré tout ce que Nathaniel – le docteur, il s’appelle Nathaniel, Nathaniel Newman – malgré tout ce qu’il a essayé de m’expliquer, j’ai toujours du mal à imaginer. Les souvenirs, c’est ce qui fait qui nous sommes, n’est-ce pas ?

Le lundi ?

D’accord, si vous voulez.

Oui, oui, évidemment, je me souviens, c’était la semaine du vernissage. J’ai passé le week-end à White Space à mesurer, visualiser, organiser l’espace… White Space, c’est un espace sur Warren Street que je loue pour les expositions d’Alan. Pas seulement celles d’Alan, évidemment, je représente deux autres artistes, Kurt Wagner et Alicia Turr, qui eux aussi ont besoin d’un espace plus important que la galerie pour leurs expositions. La galerie serait trop petite pour eux, on a toujours des nuées de reporters les soirs de vernissage. J’avais peur que l’effet de la Biénnale 2016 ne se tasse mais non, ils sont toujours aux aguets quand Alan s’apprête à faire son show. J’imagine que vous vous souvenez de la Biennale ? Non ? Berlin, 2016… Je pourrais toujours vous raconter un peu plus tard si vous avez le temps, ça a été le moment crucial pour Alan mais ça n’a rien à voir avec ce qui nous préoccupe aujourd’hui. Faites-m’y penser, j’ai tendance à… Bon dieu, je n’aime plus dire le mot oublier.

Je n’ai aucune idée de l’heure à laquelle je suis sortie, non. Il devait être tard, la rue était calme, presque un peu trop calme. Je pense que c’est le froid. On devrait y être habitué, au froid, non ? Vous avez toujours vécu à New York, vous aussi ? Moi, j’y ai grandi, je m’y suis mariée, je vais probablement y finir mes jours… même si j’ai toujours dit que je prendrais ma retraite en Europe ou dans un pays chaud, mais je sais au fond de moi que je ne le ferai pas. Je suis trop bien à Manhattan, j’y ai mes petites habitudes, mes amis, c’est difficile de faire ses valises et de s’en aller comme ça, ce sont des rêves que l’on fait, c’est tout. Donc, le froid de novembre à New York, je le connais bien.

J’ai mis l’alarme en route en sortant de White Space. Les lumières de Noël clignotaient aux fenêtres, quelques flocons s’agaçaient autour de moi, un vendeur de hot dog faisait sonner des clochettes et je me souviens avoir levé la tête en m’attendant presque à voir le nez de Rudolph briller au loin. Je venais de passer la semaine dans un état de stress inacceptable, même pour moi – vous vous en êtes peut-être déjà rendu compte, j’ai tendance à stresser facilement, et plus j’essaie de me calmer, plus j’essaie de relativiser, pire c’est. La plupart des gens stressent pour rien, moi, je stress pour tout. Les shows d’Alan, en particulier. Toute galerie a un ou deux artistes sur lesquels tout repose, ce sont eux qui remplissent les caisses et nous permettent de donner une chance aux petits jeunes. Louper un show d’Alan, ou un show de Kurt, c’est mettre la clé sous la porte. Ou en tout cas risquer de se trouver dans une position financière difficile, et déjà que depuis la pandémie, c’est compliqué de garder la tête sous l’eau, ce n’est pas le moment de… Vous voyez ce que je veux dire. Et puis dans la situation actuelle ce n’est pas mon mari qui nous aiderait si jamais… Il a quitté la galerie, oui. Il a toujours voulu, vous savez, devenir consultant pour de grands collectionneurs, et c’est exactement ce qu’il a fait. La galerie pour lui n’était qu’un moyen d’arriver à ses fins. Ce qu’il s’y passe lui importe peu, depuis qu’il voyage en *business class* et prend du caviar avec son café.

J’ai allumé une cigarette, remonté la rue rapidement, frissonnant dans le froid. Je tirais dessus aussi vite que je pouvais pour éviter à ma main droite de congeler complètement. J’enlève toujours mes gants pour fumer, je ne sais pas pourquoi, je n’ai jamais réussi à m’habituer, aussi fins qu’ils soient, c’est le contact, je pense, le toucher. Rien que d’y penser, ça me met mal à l’aise, c’est bizarre, hein ?

Je me suis fait cette réflexion, je me suis dit que j’avais l’impression de marcher dans un arrêt sur image. Tout était trop calme. Ça n’a pas duré, évidemment, une voiture a déboulé en trombe, musique à fond, et j’ai pressé le pas.

Au moins, il n’y aurait pas de circulation, ça ne me prendrait pas trop longtemps pour rentrer à la maison. J’étais incapable de me souvenir si Hans devait être là ce soir-là ou non. Il est en voyage d’affaires de plus en plus souvent. La maison est trop grande quand il n’est pas là, trop petite pour nous deux.

Je me suis arrêtée au Chinois qui fait l’angle, commandé un stir-fry pour deux – à emporter – qui deviendrait probablement un stir-fry pour un. Hans n’aime pas le chinois. Il aime le vert, dans sa nourriture. S’il n’y a pas de haricots dans son assiette, il fait la grimace. Moi, c’est plutôt l’inverse. Je sais, je sais, ça se voit. J’ai fait des régimes toute ma vie. J’ai commencé autant de régimes que de fois où j’ai arrêté de fumer. Toutes les deux semaines. Avec autant de réussite dans un cas comme dans l’autre. C’est dans la tête, tout ça, je sais, c’est psychologique. Depuis que Hans m’a dit qu’il en avait assez, j’ai l’impression de fondre comme neige au soleil. Comme si, physiquement, le poids que j’ai eu sur les épaules – et les hanches – toutes ces années avait enfin décidé de prendre son envol et me laisser prendre le mien. Je sais, je sais, ça ne se voit pas. Pas encore.

Oh, non, je serais bien incapable de vous dire la dernière fois que j’ai parlé à Alan. Enfin, avant ce lundi, vous voulez dire ? On se parle souvent, je suis un peu leur mère, leur psy et leur comptable, à tous ces artistes que je représente, je les ai au téléphone à chaque fois que quelque chose va de travers. Avec Alan, c’est un peu différent, je dois dire. Alan est… Comment dire. Je crois qu’Alan est borderline autiste. Je ne suis pas toubib, peut-être que Nathaniel, le docteur, aurait eu un avis s’il avait connu le Alan que j’ai connu, mais j’ai toujours cru qu’il y avait quelque-chose de pas clair. Il est différent. Dans le bon sens du terme, évidemment, mais aussi dans le mauvais. Talentueux, ça, c’est incontestable. Mais il est aussi… Ça va vous paraitre dur, comme terme, mais je me suis souvent fait la réflexion qu’Alan est socialement inepte. Il doit y avoir un terme technique, pour ça, non ? A-quelque-chose. Il a du mal, avec les gens. Il me dit toujours qu’il se sent menacé, vulnérable. Que les regards qui pèsent sur lui ou sur ses œuvres sont comme des pierres qu’on lui lance. Il m’a fallu des années pour gagner sa confiance, et pour qu’il arrête de croire que chaque mot venant de moi est une attaquer personnelle. Des années. J’entends déjà mon psy lui dire qu’évidemment tout vient de ses parents.

Ses parents ? Oh non, ils sont morts quand il était plus jeune. Un accident de voiture, quelque-chose comme ça.

Pardon ? Vous êtes sûr ?

Non, vous devez faire erreur, je vous assure que c’est ce qu’il…

Oh, grands dieux.

Je peux avoir un verre d’eau, s’il vous plaît ?

« Je ne sais pas comment elle fait, Martina, je peux arriver à n’importe quelle heure, elle est déjà là. Je me demande si elle ne dort pas à la galerie. Je trouvais ça adorable, au début, qu’elle soit aussi impliquée, mais c’est rapidement devenu insupportable. De temps en temps, surtout quand Hans est dans les parages, j’aimerais bien arriver la première, vous savez, me faire un café, et prendre dix minutes, comme ça, dix minutes de calme avant la tempête. Avant que je ne l’embauche – oui, c’est moi la seule responsable, je ne peux même pas faire porter le chapeau à Hans – avant que je ne l’embauche, j’avais droit à ce petit plaisir. Passer un peu de temps avec moi-même. Croyez-moi si vous voulez, mais les œuvres que l’on a au mur pendant deux, trois semaines, c’est comme tout, on finit par les oublier, elles se fondent dans le décor. Sauf quand je suis seule avec elles. C’est comme si elles se réveillaient, tout à coup, comme si elles avaient envie que je les voie sous un autre jour. Un peu comme un amant qui se dévoile pour la première fois dans la lumière tamisée, vous savez ? À la fois émoustillé et plein de pudeur… C’est souvent là que je trouve l’inspiration pour les revues de presse. C’est trop tard, évidemment, mais je note les idées quand même, pour la prochaine fois. J’en ai un petit calepin rempli à ras bord. Je ne l’ai pas ouvert depuis… Depuis Martina, c’est bien simple.

Oh, non, je ne peins pas, non. Chacun son métier, vous ne croyez pas ? J’ai essayé, mais je n’ai pas la patience. Pas l’envie, non plus. C’est un sacerdoce, vouloir devenir le nouveau Picasso. La plupart de mes artistes ont commencé au berceau et n’ont fait que ça de leur vie depuis. Je ne comprends pas le concept. Ne leur dites pas ça, évidemment, ne le répétez pas, mais passer quinze heures par jour devant une toile, le pinceau à la main, à fignoler le petit machin, là, jusqu’à ce qu’il soit parfait, ce n’est pas dans mon ADN. J’ai besoin que les choses bougent, j’ai besoin que ça aille vite. J’ai représenté un artiste qui peignait avec les mains, sur des toiles gigantesques, et qui était capable de faire le portrait de n’importe qui en quelques minutes. Extraordinaire. Ça, ç’aurait pu me convenir, si j’avais eu le moindre désir de peindre le portrait de qui que ce soit. Et encore. Mais c’est juste de la technique. Du tape-à-l’œil. Sa carrière à été un vrai feu de paille. Les coups marketings, ça ne tient jamais bien la route, dans notre milieu. Ça marche un temps, et puis les gens se lassent.

Donc, je disais, Martina était déjà là quand je suis montée, déjà pendue au téléphone et pour tout bonjour elle m’a tourné le dos comme si je la dérangeais dans sa conversation. Depuis qu’on est à l’étage, nos bureaux se tournent le dos l’un à l’autre, c’est d’un désagréable… Mais on n’a pas trop le choix, on réserve tout l’espace possible pour les clients, évidemment, qu’ils puissent circuler à leur aise c’est le plus important. C’est pour le loyer, qu’on a déménagé. J’ai essayé aussi longtemps que possible de rester au rez-de-chaussée, il n’y a pas à dire, avoir pignon sur rue c’est quand même un gros atout mais financièrement ça devenait impossible. À la place, en bas, vous avez sans doute remarqué, ils ont ouvert un magasin de chaussures. Vous avez vu les prix ? Non, mais qui achèterait des chaussures à ce prix-là ! Chaque paire a plus de zéros que les tableaux d’Alan. Ils ne vont pas tenir longtemps, ce n’est pas possible, je n’ai jamais vu personne y entrer… C’est quand même la base, non ? Je sais bien que de plus en plus de ventes se font directement en ligne mais comment voulez-vous essayer une paire de talons en ligne, vous, hein ? Dites-moi ? Enfin, non, pas vous, je me doute bien que vous ne portez pas de… Enfin, on ne sait plus, de nos jours, je ne voudrais pas… Remarquez, on est bien, à l’étage, c’est moins bruyant. Et puis je pensais que les clients auraient du mal, vous savez, à s’habituer, à sonner pour qu’on leur ouvre, tout ça… Mais on dirait que ça leur plait, ça fait un peu club privé. Exclusif. Je me suis même demandé si ça valait le coup d’essayer de retirer le nom, la plaque, tout ça, vous savez, comme les sociétés secrètes. J’en ai parlé à Martina, un jour, comme ça, elle a fait une tête, on aurait cru qu’elle allait me faire déclarer folle…

Je n’ai même pas eu le temps de m’asseoir qu’elle me demandait une fois de plus si elle savait quand on allait revoir le catalogue.

— C’est pour Mr Bergman, elle a dit, la main couvrant le combiné.

Ça n’arrêtait pas, les coups de fil de gens coincés à l’étranger qui ne pouvaient pas venir au vernissage d’Alan.

— Comme d’habitude, vous savez bien que l’on ne pourra finaliser le catalogue qu’après le vernissage. Rien de nouveau.

— C’est quand même incroyable qu’on le laisse s’en tirer comme ça. C’est ingérable. J’ai Bergman qui est prêt à dépenser une fortune, et on ne peut même pas prendre d’offre !

Je n’ai pas répondu, j’entendais ce refrain tous les jours. Elle n’avait pas tort, soit dit en passant. Mais que voulez-vous.

— Vous avez avancé sur les invitations pour le show de Kurt ? Je lui ai demandé une fois qu’elle a eu enfin raccroché.

— C’est fini. Au moins, lui sait ce qu’il veut. Ça fait je ne sais combien de fois que j’appelle Alan, que je lui envoie des emails, rien.

— Qu’est-ce qui vous manque ? Je peux lui demander.

— Il vous répond, à vous ?

— Évidemment.

Elle est tout le temps comme ça, Marina. Ça aussi, j’ai cru que ça allait s’arranger, mais non. Je devrais le savoir, depuis le temps, les gens ne changent pas. Elle ronchonne tout le temps, rien ne va jamais comme elle veut, mais par contre avec les clients… avec les clients elle se métamorphose. Elle affiche son plus beau sourire, elle met des petites étoiles dans ses yeux, un peu de modestie sur les joues et elle ferait fondre n’importe qui pour n’importe quoi. Elle est bien meilleure que moi quand il s’agit de vendre, c’est surement pour ça qu’on fait une bonne équipe, au final. Elle a une candeur, une fraîcheur qui les enthousiasme. Moi, mon truc, c’est plutôt l’organisation, et l’animation. Les relations publiques, ce genre de choses. Certains collecteurs, aussi, qui avaient l’habitude de recevoir les faveurs de Hans et s’imaginent que même une fois Hans parti ils devraient recevoir le même traitement. Ce sont les seuls qui me posent un problème quand on organise les shows pour Alan. Du fait de sa petite excentricité, on ne sait qu’au dernier moment ce qui sera vraiment à vendre. Pour Alan, la majorité des collecteurs est prête à faire une exception. Ils envoient l’un de leurs sbires, qu’on accueille avec champagne et petits fours, et je leur fais une visite guidée en vidéo. Certains n’aiment toujours pas ça, il y en a toujours un ou deux qui, à coups de milliers de dollars, croient qu’on peut leur accorder un passe-droit. J’aimerais bien, Martina aimerait bien, mon banquier aimerait bien, mais il fait respecter les règles que l’on a établies, vous ne croyez pas ? C’est la moindre des choses, sinon…

J’oubliais Luke. Tout le monde oublie toujours Luke. Il fait partie des meubles, et pourtant il est tout jeune. Je ne sais même pas quel âge il a, tiens, Luke. C’est le genre d’employé qui arrive on ne sait pas trop comment, n’aurait jamais dû rester, mais qui est tellement absent qu’il en devient indéboulonnable. Il n’est pas timide, ce n’est pas ça, il est juste ailleurs. Sur une autre planète. C’est mon… Comment dire… Je ne sais même pas ce qu’il est vraiment, Luke… Mon graphic designer, disons. Celui qui crée les invitations, les catalogues. Celui qui s’occupe des réseaux sociaux, aussi. Enfin, qui devrait s’en occuper. Il me dit toujours qu’il a trop de travail. Je crois surtout que ça ne l’intéresse pas. Il faudra que je demande à Martina si elle veut… Comme je disais elle passe tellement bien auprès du public. Et puis, elle a le sens des mots, des phrases bien tournées, contrairement au charabia de Luke. Si ç’avait été pour n’importe lequel des autres artistes, c’est sûrement elle que j’aurais envoyée faire cette interview avec NBC, j’avais déjà bien assez à faire sans en plus devoir me pavaner devant les caméras. Mais voyez-vous, le show d’Alan était… Il était trop important pour que je lui laisse ça dans les mains, même si elle aurait évidemment adoré. Cette petite moue pincée quand elle s’est tournée vers moi pour me dire que :

— NBC veut changer leur rendez-vous. 13 heures, ça vous convient ?

Vous l’avez vue, cette interview, quand elle a été diffusée ? Non, moi non plus, non. J’étais… occupée. C’est le moins qu’on puisse dire. Sur Youtube ? Ah oui ? C’est là que vous l’avez dégottée ? Il faudra que je demande à Luke. YouTube et moi, nous ne sommes pas de grands amis. Je suis de la génération qui regarde encore des programmes à la télévision, en direct, si vous voyez ce que je veux dire. J’étais bien ? Ils me disent tout le temps que je parle trop vite, c’est vrai, je parle vite, j’ai beaucoup de choses à dire et je ne veux rien oublier alors je parle vite, que voulez-vous. Écrire les communiqués de presse, ça m’aide. Je les écris et les réécris tant de fois avant d’être vaguement satisfaite que je les connais par cœur, je pourrais vous réciter comme ça de tête les communiqués de presse de pratiquement tous les shows qu’on a pu présenter ces cinq dernières années. Façon de parler, évidemment. Évidemment que je ne pourrais pas, mais c’est pour dire. J’en ai écrit, des communiqués de presse en – en quoi, dix-sept ans ? Dix-huit ? Je crois que j’ai malmené tous les superlatifs et tous les adjectifs de la langue anglaise, je me suis même mise à piocher des mots étrangers pour donner un peu de… un peu de *oumpf*, vous voyez, un peu de volume à ce que je racontais parce que des magnifique, des grandiose, des extraordinaire j’en ai jusque-là, si vous voyez ce que je veux dire. C’est comme les titres… Combien de titres il a fallu que je sorte de mon chapeau pour des artistes dont l’inspiration s’arrête au bas de la page ? Il faudrait que je fasse le calcul, un jour. À raison de disons trente pièces par exposition, en moyenne, une exposition toutes les trois semaines, ça fait combien ça ? Je ne suis pas bonne en math, ça n’a jamais été mon truc. Ça doit être facile, mais je…

Deux mille ? Par an ? Non, ce n’est pas possible, vous êtes comme moi, D.I. Trenton, vous avez passé les cours de math au fond de la classe près du radiateur ! Deux mille ? Et multipliez ça par dix-sept… Oh, ça m’en donne mal de tête rien que d’y penser. On peut retirer les trois dernières séries d’Alan, il avait décidé d’appeler toutes ses nouvelles pièces *Untitled*. J’ai essayé de comprendre pourquoi, il n’avait jamais eu de mal avec ses titres, lui, c’est bien le seul, mais il m’a sorti une excuse un peu bidon, comme quoi ça le bloquait dans son processus créatif s’il se mettait à penser au titre en cours de route. *N’y pense pas, alors !* je lui ai dit, mais ça n’a pas l’air de fonctionner comme ça, comme vous vous en doutez. Ce qui m’inquiétait surtout c’était la réaction du public. Il aime être pris par la main. Il faut qu’on lui dise ce qu’il a devant les yeux, qu’on lui explique pourquoi il aime ce qu’il voit. Oh, je vous vois pincer les lèvres, et vous allez me dire que ça ne devrait pas être le cas, que le public devrait être assez éduqué pour comprendre ce qu’il a sous les yeux et savoir, instinctivement, si ça lui plait ou non. Sur un plan un peu superficiel, vous avez raison. C’est ce que les gens pensent quand ils commencent à s’intéresser à l’art. Et puis, plus on approfondit le sujet, plus on se rend compte qu’il y a tout un autre niveau de compréhension d’une œuvre qui vous échappe complètement si vous vous arrêtez à j’aime-j’aime pas.

C’est comme tout, l’art, ça s’apprend. On peut faire le parallèle avec les langues étrangères – je ne suis pas forcément d’accord avec ça mais je comprends pourquoi certains y trouvent des similitudes – pour moi c’est plutôt comme découvrir le vin. Vous vous souvenez de votre premier verre de vin ? Affreux, non ? On se dit qu’on ne touchera jamais à cela, que c’est infect. Et puis on grandit, on vieillit, on essaye de nouveau. Et on trouve que ce n’est pas si mal. Mais on ne comprend pas vraiment pourquoi. C’est seulement quand quelqu’un qui sait de quoi il parle vous raconte le vin que vous allez pouvoir, pour la première fois, le goûter dans son entièreté. C’est quand on vous dit tu as remarqué les notes de baies rouges qu’on les remarque. C’est quand on attire votre attention sur le chêne du fût, ou le citrus qui frappe les papilles sur le côté de la langue que vous les visualisez. D’un seul coup, le vin prend forme. Prend vie. Et pourtant tout était là, il n’y a rien de nouveau, rien qu’on ait inventé, vous avez juste appris à goûter. Le titre, le petit laïus qui accompagne les œuvres, c’est l’artiste qui vous réveille les papilles et vous explique ce que vous vous apprêtez à déguster.

Je suis désolée, je… Je vais devoir aller aux toilettes, si ça ne vous dérange pas. Trop de cafés, depuis ce matin.

Merci, oui. Je vous suis ?

« Elle est Italienne, Martina. Elle *dit* qu’elle est italienne. Je pense plutôt qu’elle est d’origine Allemande, il faut toujours que tout soit carré, que tout le monde soit à l’heure, que rien ne dépasse, que rien ne sorte de l’ordinaire. Elle se serait bien entendue avec Hans, tiens, lui aussi c’est noir ou blanc, mais jamais grisonnant. Même ses cheveux, tiens, je crois bien qu’ils sont passés du noir au blanc, comme ça, d’un coup. Hans ? Non, non, il n’est pas allemand, je ne sais pas pourquoi ses parents ont eu l’idée saugrenue de l’appeler comme ça. Remarquez, il a vécu en… Non. Non, je confonds. Je me mélange les pinceaux, comme il dit souvent. Il trouve encore ça drôle, même après toutes ces années. Il n’a jamais eu un sens de l’humour qui fasse rire qui que ce soit à part lui-même.

Il est mon ainé, oui, de plusieurs années, disons cela comme ça. Ça n’a jamais été un problème, il me fallait quelqu’un de mature, de posé, pour *canaliser mes énergies*, comme dirait mon psy. Je cherchais un père de substitution, je n’ai pas eu à chercher bien loin. Hans était un ami de mon père, c’est comme ça qu’on s’est rencontrés. J’avais – je ne sais plus, une dizaine d’années peut-être quand il est passé à la maison pour la première fois.

C’est vers mes seize ans que j’ai réalisé que j’étais bien avec lui, qu’on s’entendait bien, et que… Je sentais que c’était réciproque. Il me dit toujours qu’il a attendu des centaines d’éternités que je sois en âge de… de m’intéresser à lui. Il est comme moi, il exagère toujours. C’est bien tout ce qu’il nous reste en commun, maintenant.

Non, il n’est pas à la maison en ce moment, non. Vous voulez lui parler ? Je peux vous donner son numéro, si vous voulez je… Ah, mais non, quelle idiote, je n’ai pas mon téléphone, ils me l’ont pris quand je suis arrivée, vous savez pourquoi ? J’attends des appels importants, je ne voudrais pas…

Oui, oui, je comprends.

NBC. C’est ça. Martina m’a rappelé mon rendez-vous juste au moment où j’allais me lever. Elle croit que c’est son rôle de tenir mon agenda, et de me remémorer à chaque instant ce que je devrais faire, qui aller voir, qui appeler, à qui envoyer un email. Je vous jure il y a des fois ça me rend folle, c’est moi sa manager, pas l’inverse, je crois qu’elle l’oublie, parfois. À chaque fois, à chaque fois que je m’apprête à faire quoi que ce soit, elle arrive avec sa petite voix de pimbêche *N’oubliez pas de faire ceci, Helen, Avez-vous pensé à ça, Helen ?* Oui, je vais le faire, oui, j’y ai pensé, oui, je vais m’y mettre ! Il y a bien sûr deux ou trois fois où elle m’a sauvé la mise parce que j’ai tellement à faire qu’il m’arrive de me laisser distraire. Comme tout le monde, non ? Ça vous arrive, vous aussi, pas vrai ? On s’apprête à passer ce coup de fil et un email arrive. Ou l’inverse. Et l’on oublie. Un peu comme ce jour où Nathaniel a appelé pour me faire part de son… Pardon. Pardon, je vais beaucoup trop vite.

— Il y a du trafic, à cette heure, Helen, elle m’a dit. J’ai regardé, ça risque de vous prendre une bonne demi-heure pour aller à White Space si vous y allez en voiture. Ça serait plus rapide à pied.

Ça aussi, c’est quelque chose qui m’horripile, cette insistance qu’elle peut avoir à vouloir me faire marcher. En quoi ça la regarde, franchement, le moyen de locomotion que j’utilise ? Il était hors de question que je marche jusque là-bas, je ne marche déjà pas jusqu’à l’épicerie au coin de la rue, ce n’était pas pour aller courir un marathon jusqu’à White Space. Et puis ce n’est pas prudent, c’est New-York, tout de même, dans la voiture je suis en sécurité. J’ai de quoi me défendre.

Je suis montée en voiture et je suis allée me coincer dans les embouteillages, le chauffage à fond et la fenêtre ouverte pour fumer mes cigarettes. Il faut que j’arrête de parler de cigarettes, ça me donne envie de fumer. C’est non-fumeur, ici, j’imagine ? Non, non, ça va aller. J’aurai dû y penser en allant aux toilettes.

Je suis arrivée bien à l’heure, quelques minutes en avance, même, je crois. J’ai été tentée d’envoyer un message à Martina pour lui dire qu’elle s’était trompée. J’ai coupé l’alarme, je suis entré dans cet espace gigantesque qui allait recevoir dans les heures qui venaient les nouvelles œuvres d’Alan Prince que les connaisseurs attendaient avec impatience. Tout au fond de ce cube blanc gigantesque, on avait déjà accroché au mur *Untitled XXXII*, l’une des pièces maîtresses de l’exposition devant laquelle l’interview aurait lieu. J’avais fait bien attention à ce que mon rouge à lèvres ne soit pas trop vif pour qu’il ne contraste pas trop avec le tableau. Ça ne se voit pas, aujourd’hui, je n’ai pas vraiment eu le temps de me maquiller, mais je porte toujours un rouge à lèvres soutenu, comme une marque de fabrique, pour rehausser mes yeux et donner une définition à cette bouille ronde que vous avez l’honneur et le privilège de découvrir sous vos yeux ébaubis. Je vous assure qu’en temps normal, je ne sortirais jamais comme ça.

Je me suis baladée dans l’espace, mes talons claquant au sol, et j’ai repris le petit croquis que j’avais dessiné la veille pour vérifier une fois de plus que chaque pièce serait en valeur là où j’avais décidé de la placer. Vous n’avez pas idée, mais l’arrangement, la manière dont les œuvres se répondent entre elles, cette façon de créer une histoire en passant de l’une à l’autre c’est ce qu’il y a de plus important dans une exposition. Si vous briser les courant, si l’énergie ne coule pas, si votre œil est toujours attiré, dérangé, titillé par une autre œuvre, alors vous perdez le visiteur. Il faut réussir à ce qu’il ne voie que la pièce qui l’intéresse, seulement celle-là. Sur papier, ça fonctionne toujours. Mais une fois *in situ*, on opère souvent des changements de dernière minute.

Les artistes, ils croient savoir mieux que tout le monde comment installer leurs œuvres pour obtenir cette cohérence, mais ce n’est pas leur métier. Ça fait vingt ans que je ne fais que ça, toutes les trois semaines, réorganiser un espace pour leur donner la meilleure visibilité qu’il soit, mais non, ils insistent encore et encore pour y mettre leur grain de sel. Je ne leur dis pas comment faire leur boulot, ça serait bien qu’ils arrêtent d’essayer de me dire comment faire le mien, merci bien. Non mais, vous avouerez…

Alan est l’un de ceux qui ne veulent même pas mettre les pieds dans la galerie avant que tout ne soit fini, bouclé, les outils rangés et les ouvriers en train de boire une bière au pub du coin, ce que j’apprécie et déteste à la fois à cause de la pression qui me tombe sur les épaules quand il franchit la porte. Oh, j’ai droit à des critiques, évidemment, j’ai droit à des soupirs qui disent en silence qu’il faudra bien qu’on s’en contente. Une ou deux fois, il a insisté pour qu’on échange des pièces, et même si ça me met en colère, vous savez quoi, à choisir entre un petit échange de deux tableaux et un Alan de mauvaise humeur pour son vernissage, il n’y a pas photo.

L’équipe de télé est arrivée, je ne sais pas, sur les coups de treize heures quinze, je dirais ; en retard mais pas assez en retard pour que je perde patience. C’est fou comme l’iPhone a changé le monde. Il y a encore quelques années, pour une interview de deux minutes il fallait un trente-huit tonnes de matériel, des dizaines de techniciens dans tous les coins à faire des réglages aussi compliqués que hasardeux. De nos jours, un trépied, un téléphone, un rond de LED et moteur, caméra, ça tourne. J’ai presque du mal à les prendre au sérieux, dans ces cas-là, vous savez ? Un étudiant en journalisme aurait besoin de plus de matériel pour aller interviewer pour la rubrique de chiens écrasés que cette Lydia – elle s’appelait Lydia, c’est ça ? – n’en avait pour tout un reportage sur Alan. Un reportage sur Alan sans Alan, cela va sans dire. Alan ne se prête pas au petit jeu des médias. Ça aussi, il a fallu que tout le monde s’y habitue, eux comme moi.

Je lui ai préparé un café et on s’est posées dans un petit coin.

— J’aime bien faire connaissance avec mes interlocuteurs avant de mettre les caméras en route, si ça vous convient ?

— Bien sûr. Faisons connaissance.

— J’ai surtout l’habitude d’interviewer les artistes eux-mêmes plutôt que leur galeriste, donc ne m’en veuillez pas si je pars sur une piste un peu technique.

— Je travaille avec Alan depuis tant d’années que j’ai l’impression de faire partie de ses pinceaux ; je dirais que je connais son travail aussi bien que lui. Non, probablement mieux.

Elle a souri du bout des lèvres.

— Comment décririez-vous l’évolution d’Alan au fil des ans ?

— Oh, Dieu, ça, c’est une bonne question. On voit que vous savez de quoi vous parlez. Alan a toujours été fasciné par les conflits internes à ses œuvres. Le pur né de l’impur, le blanc aux mille couleurs, les droites qui n’en sont pas. Mais avec les ans, son style a évolué vers une approche plus subtile des mêmes problématiques. Il challenge notre conception du beau et de l’agréable, comme tout artiste se devrait de le faire, au bénéfice d’une technicité sans failles dont le dessein est de nous faire nous interroger. Il a choisi comme vous le savez certainement de nommer toutes les œuvres de ses nouveaux Opus Untitled dans ce but précis : nous laisser nous-même trouver les questions et les réponses.

— Quelle est la part de talent et la part de marketing dans le succès d’Alan Prince ?

— Le marketing n’est que le vaisseau pour exposer son talent.

— Sans son coup d’éclat à Berlin, Alan Prince serait-il l’Alan Prince que l’on connait aujourd’hui ?

— Sans Guernica, Picasso serait-il Picasso ? Alan Prince n’est pas né ce soir ce septembre 2016, à Berlin. Si vous regardez son parcours, il a souvent été cité dans les espoirs de l’art moderne bien avant cela.

— Ses apparences se font rares, plus que rares. Une raison à cela ?

— Il préfère la lumière de son studio à celle des caméras. Je ne peux pas l’en blâmer…

Et ainsi de suite. On a passé une bonne quinzaine de minutes non pas à discuter mais à passer en revue une liste de questions toutes prêtes qui frôlaient le passif agressif. Elle n’était pas une fan d’Alan, c’est le moins qu’on puisse dire. J’espérais juste qu’elle aurait la décence de produire un reportage qui refléterait la réalité plutôt que sa vision personnelle. Remarquez, je ne suis pas tout à fait objective, il faut dire qu’une fois les caméras en route elle a été beaucoup plus ouverte. Plus coopérative. J’ai pioché dans la nième version de mon communiqué de presse pour lui servir ma collection du jour d’adjectifs et de superlatifs. Je crois que j’ai même réussi à lui glisser homérique, probablement hors contexte mais pour une fois que j’en trouvais un qui avait encore un peu de poussière dessus, je n’allais pas m’en priver. Les Échos que j’en ai eus étaient, comment dire, mitigés. Tout est dans le montage, n’est-ce pas ? Selon l’angle qu’elle a pris, elle pouvait me faire faire dire n’importe quoi… Je demande toujours à voir le montage avant diffusion, mais j’étais tellement en train de courir partout, vous comprenez… C’est pour ça que j’aurai bien voulu la voir, mais comme vous disiez, YouTube… On trouve vraiment tout et…

Oh. Vous voulez la regarder ? Maintenant ? Oui, bien sûr, si vous voulez. Laissez-moi juste prendre mes lunettes.

NATHANIEL

« Newman, Nathaniel, 32 ans, Interne au *Mental Health Institute* de Manhattan, aka MHIM, situé au 1775 sur la 3ème avenue. Je suis domicilié au 544, sur la 98ème. Juste en face, oui, littéralement de l’autre côté de la rue. Célibataire, sans enfants, je vis seul, officiellement, mais je ne doute pas que vous sachiez déjà que Julian a passé ces dernières semaines sur mon divan. Je rentrerais plus tard dans les détails qui l’ont amené à s’installer temporairement chez moi, même s’il n’y a rien de bien original dans tout cela, des batailles d’orgueil et d’égo, rien de plus.

Le patient a été admis dans nos services le mardi 16, aux alentours de 18 heures. Il nous a été transféré depuis les urgences de Lenox Hill, une fois les constantes stabilisées et les examens de routine effectués. Le dossier comportait ses bilans sanguins, radios, scanners et le patient était sous sédatifs puissants. Il présentait des lésions cutanées superficielles ainsi que des hématomes conséquents sur la face externe de la hanche et de la cuisse gauche, le haut du torse et l’épaule gauche. Un traumatisme crânien était suspecté mais non confirmé. Les scanners et IRM n’avaient relevé aucune lésion interne, malgré la violence de l’impact. Son transfert chez nous a été organisé suite aux résultats de son bilan sanguin qui laissaient présupposer une tentative de suicide par voie orale. Le patient a reçu un lavage d’estomac en urgence ; les médicaments et autres drogues qu’il avait pu avaler n’avaient pas encore eu le temps de faire trop de ravages. Il semblerait que cet accident qui aurait pu le tuer lui ait en fait sauvé la vie.

Tout ce que je viens de vous dire est disponible dans son dossier médical. Je n’avais pas encore rencontré le patient, je ne le verrais pour la première fois que le lendemain. Il avait été installé dans une chambre hautement sécurisée et surveillé 24 heures sur 24 par vidéo. Le patient avait été décrit comme confus et agité par nos collègues de Lenox Hill, il a donc été jugé prudent de le restreindre pour éviter tout geste malencontreux le temps qu’il se réveille et reprenne ses esprits.

Il a été mis sous vitamine B, pour l’aider à sortir de cette période de confusion qui survient lorsque les sédatifs s’épuisent. Beaucoup décrivent cette expérience comme être à la frontière entre le monde des vivants et celui des morts, c’est pourquoi nous nous efforçons de raccourcir cette transition.

Nous n’aurions pas trouvé de traces de benzodiazepines et d’alcaloïdes tropaniques, je n’aurais peut-être pas pris les mêmes précautions, j’aurais probablement laissé les aides-soignantes s’occuper de lui. Les benzodiazepines et alcaloïdes tropaniques ne sont pas des produits rares – la cocaïne est une forme d’alcaloïde et les benzodiazepines sont utilisées fréquemment comme tranquillisants – mais la combinaison de ces deux molécules, elle, est beaucoup moins courante. Nous les trouvons presque exclusivement dans les traitements pour patients atteints de syndrome post-traumatique qui ont pour but d’effacer, et je mets le mot *effacer* entre guillemets, le résidu mémoriel d’incidents qui ont eu un impact conséquent sur l’équilibre psychologique des patients. Ce traitement qui est utilisée dans des cas rares, avec des effets qui peuvent être dévastateurs. C’est la raison pour laquelle j’ai pris le patient en charge.

Je n’avais aucune idée de l’identité du patient, non, il nous a été transféré sous le nom de John Doe, sans documents d’identification d’aucune sorte. C’est grâce à Julian que nous avons fini par trouver cette piste. Mais je vais y revenir plus tard.

Il va bien falloir que je vous parle de Julian, autant le faire dès à présent si vous n’y voyez pas d’inconvénient. Je vais m’efforcer d’être bref.

Julian et moi nous sommes rencontrés en première année de médecine, le type de rencontre tellement improbable qu’elle en devient inévitable. Je mettrais qui que ce soit au défi de trouver deux personnes plus différentes que lui et moi. Débonnaire, c’est le mot qui me vient à l’esprit quand je pense à lui. Insouciant, toujours positif. La vie lui a toujours souri, même si c’est difficile de dire cela après ce qui vient de se passer, mais *jusqu’alors*, la vie lui avait toujours souri. Il y a toujours quelques étudiants en médecine qui sont là non parce qu’ils veulent exercer la profession de médecin, chirurgien ou orthopédiste, mais parce que leurs parents ont fait médecine et qu’il leur est inconcevable que leur progéniture puisse ne pas suivre l’exemple parental. Julian en était le parfait exemple, plus intéressé par les jeunes filles qui partageaient les bancs des amphithéâtres que par les patients. Il me disait souvent que j’étais trop studieux, ce qui me faisait sourire car mes parents, mes parents adoptifs, ne se sont jamais plaints de mon goût pour les études et le concept même d’être trop studieux m’était complètement étranger. Nous avons eu des enfances et des adolescentes bien différentes et nous avions aussi des priorités bien différentes. N’imaginez pas que j’ai eu une enfance terrible, pas du tout, j’ai probablement été plus heureux avec mes parents adoptifs qui se sont intéressés à moi et m’ont offert leurs épaules pour pleurer quand j’en avais besoin, plus heureux que Julian, les siens étaient toujours trop occupés, trop importants, trop fatigués. Le vide affectif, c’est plutôt de son côté qu’il faut le chercher. Moi, j’avais juste envie de me construire une vie, seul, de mes propres mains. Lui cherchait juste à ce qu’on l’aime.

Nous ne nous parlions pas vraiment à l’époque, un coup de menton quand nous nous croisions, par politesse et par respect pour nos amis communs. Les petits regards agacés qu’il me lançait lorsque nous recevions les résultats de nos évaluations ne faisaient rien d’autre que de me gonfler l’égo. Ça m’a donc surpris quand, en milieu d’année, il est venu me trouver et m’a demandé de l’aider à rattraper son retard. Je n’avais aucune raison d’accepter, il n’était pas un ami et je n’avais déjà pas assez de temps pour étudier toutes mes matières, sans devoir m’occuper d’un fils de riches qui n’avait pas trouvé bon d’écouter plus de dix minutes de chaque cours, les bons jours. Je me souviendrais toujours de cet air offusqué qu’il a pris quand je lui ai dit non. Je me demande s’il avait jamais entendu ce mot avant ça. Il a pincé les lèvres et s’est éloigné en gonflant le torse.

— Julian ?

Il s’est arrêté, a pris tout son temps pour effectuer un demi-tour rigide et me lancer un regard noir.

— Je ne peux pas t’aider à rattraper ton retard mais si tu veux, on peut étudier ensemble de temps en temps. Pour t’aider avec ce sur quoi on travaille en ce moment. Si tu ne me fais pas perdre de temps.

— Et comment je rattrape ce que j’ai loupé en début d’année, moi ?

— C’est ton problème. À prendre ou à laisser.

Il a acquiescé, à contre-cœur.

Ça ne m’a pas pris longtemps pour comprendre que les films ont tort : dans la vraie vie, les binômes d’étude pour transformer le saltimbanque en érudit ne sont pas aussi efficaces qu’on veut bien nous le faire croire. Il s’est concentré pendant quelques semaines, et le naturel est rapidement revenu au galop, m’embarquant avec lui dans son sillage. Je ne peux pas dire que je me sois laissé influencer, j’ai plutôt volontairement baissé ma garde, et je suis entré dans son jeu, partiellement, à des moments choisis, lorsque je sentais que j’atteignais l’overdose et qu’il me fallait respirer un peu d’air frais plutôt que celui de la bibliothèque de la fac. Non seulement j’ai découvert avec stupéfactions que ces petites pauses me donnaient plus de cœur à l’ouvrage quand je m’y remettais, mais ça nous a aussi permis, à Julian et à moi, de créer un lien d’amitié qui allait au-delà de se faire réciter les symptômes du Lupus tour à tour.

Ce n’était pas une surprise mais nous avons tous deux été déçus quand il a loupé ses examens de fin d’année. Ça te donnera l’occasion de revoir les bases, c’est ce qui te manquait, je lui ai dit mais il a mal vécu l’échec. Ou alors c’était juste une excuse. Il a plaqué médecine.

— Je n’ai jamais vraiment voulu être neurologue, de toutes façons…

Nous avons continué à nous voir pendant les vacances, nous sortions ensemble, nous étions devenus un peu comme deux frères, par force d’habitude. Nous avions tous les deux un vide à combler, égoïstement, et l’autre remplissait son rôle à la perfection. Il serait intéressant de comprendre ce qui définit l’amitié. Tout comme pour ce que l’on appelle l’amour, il y a évidemment une part de chimie qui s’en mêle, mais j’ai toujours pensé qu’il y avait aussi une part beaucoup plus instinctive qui nous lie à un autre être humain. Si l’on se réfère à cette vieille expression des opposés qui s’attirent, il se pourrait qu’une belle amitié soit un vide qui se comble, rien de plus. Mais je ne suis probablement pas la meilleure personne pour écrire un essai sur les relations humaines, je n’ai guère de succès dans ce domaine, par manque de temps, je crois. Chercher l’amour c’est un travail à plein temps et j’ai déjà l’impression d’en avoir au moins trois. On se moque souvent des médecins qui semblent trouver romance, ou simple divertissement, auprès des infirmières de leur service mais on oublie souvent qu’ils passent leur vie dans ce service, pratiquement sans voir la lumière du jour. Le service dans lequel on passe nos jours et nos nuits devient un monde à part entière, duquel nous avons parfois peur de nous échapper.

Après avoir raccroché sa blouse, j’ai vu Julian commencer autant de carrières que je me suis occupé de patients, et il aurait certainement pu réussir dans l’une ou l’autre s’il s’était donné la peine, le temps, la patience. J’espère ne pas vous faire l’impression d’être déloyal en disant cela, mais Julian n’était pas l’homme le plus courageux qu’il soit. Il voulait juste trouver un moyen de gagner de l’argent sans faire grand-chose. En attendant de trouver sa mine d’or, il faisait des petits boulots qu’il ne gardait pas plus de quelques semaines. Alors il rêvait encore de devenir romancier, décorateur d’intérieur, agent secret, dessinateur, chanteur de rock, ou Life-coach pendant quelques semaines avant de repartir travailler dans un fast-food, quelques rues plus loin.

J’ai vraiment cru qu’il avait enfin trouvé une occupation qui lui plaisait quand il s’est mis au cinéma. En tant qu’extra, cela va sans dire. Il avait l’air de s’amuser sur les tournages, il me racontait toutes les rencontres qu’il faisait, les stars qui l’auraient remarqué et lui auraient promis de lui donner un rôle dans leur prochain long-métrage. Il semblait y croire, et ça me faisait plaisir de le voir heureux. Aussi improbable que ce soit, ce petit rôle dans un long métrage a fini par arriver. Une étoile montante, avec laquelle je pense qu’il a eu une affaire le temps d’un éclair, lui a offert un rôle minuscule dans une production minuscule que personne n’aurait jamais dû voir. Mais vous connaissez la règle, ce sont toujours les mauvaises personnes qui voient ce genre de film.

Le lendemain de sa sortie, Julian est venu frapper à ma porte, avec deux grands sacs à ses pieds.

— Mes parents m’ont foutu dehors. Ils m’ont viré. De chez moi. Tu imagines ?

Julian ne leur avait jamais dit qu’il avait arrêté médecine.

— Je pourrais squatter ton canapé ? Pour une nuit ou deux ?

C’est ainsi qu’il est arrivé chez moi.

Je vivais seul, je passais mon temps à l’hôpital, je rentrais dormir quand j’en avais le temps, ce n’est pas la présence de Julian qui allait me gêner, bien au contraire. C’était plutôt réconfortant. New York peut être une ville solitaire, quand elle veut. Une ou deux nuits se sont transformées en une ou deux semaines, puis un ou deux mois.

J’ai même réussi à trouver du temps pour lui. Il m’envoyait des messages pour me dire ce qu’il avait cuisiné, me demandait à quelle heure je rentrais pour ouvrir une bouteille de vin qu’il avait acheté pour fêter ceci ou cela, me demander si je voulais venir voir la première d’un film dans lequel il jouait un petit rôle. C’était adorable. Un peu plus envahissant que je ne l’avais imaginé, mais adorable. Une petite impression de famille, avec les bons et les mauvais côtés, avoir quelqu’un à qui déballer ses petits ennuis, le patient qui vous a vomi dessus, celle qui s’est finalement décidée à faire ses adieux, le barista du Starbucks en bas qui vous a servi un café froid. Il est des choses qui ne valent pas la peine d’être partagées mais que l’on partage quand même, pour rien, pour se sentir mieux. Nous célébrions les petits évènements avec une vodka de trop devant la télévision, faisions retomber la pression d’une semaine trop chargée avec un whisky, et nous riions beaucoup, comme avant.

Le jour où il a signé pour le nouveau film sur Van Gogh, celui avec Edward Stevenson, dans lequel il avait quelques lignes – je crois qu’il aurait dû incarner Gaugin – on a poussé la célébration un peu plus loin que d’habitude et j’ai manqué le réveil pour la première fois de ma carrière. Ce qui était probablement une bonne chose car jamais je n’aurais dû être autorisé à approcher le moindre patient, quoi qu’il en soit. Ça a agi comme une sorte de rappel à l’ordre. Nous n’avions plus vingt ans, nous ne pouvions plus nous comporter comme des gosses, et il me fallait revenir à une réalité plus terre-à-terre et plus ennuyeuse, certes, mais qui convenait mieux à ma carrière.

Les détails se sont accumulés. Ses affaires qui trainaient dans le salon, le canapé qu’il avait arrêté de replier le matin depuis des semaines, des petits riens qui n’ont aucune importance jusqu’au jour où c’est tout ce qui importe. Il travaillait dur, effectuait des recherches intensives sur Gaugin et Van Gogh pour se consacrer à son personnage, courait d’exposition en exposition, de musée en musée, de galerie en galerie. Il n’avait plus le temps de cuisiner, jamais, plus le temps de faire le ménage, plus le temps de se souvenir qu’il vivait chez moi.

Quand je lui ai fait remarquer, il m’a répondu :

— Tu m’as toujours dit que je ne prenais rien sérieusement. Que je n’essayais pas. Cette fois, j’ai décidé d’essayer.

C’était difficile pour moi de le contredire. Mais difficile aussi de le laisser encore une fois faire ce dont il avait envie sans prendre conscience de l’impact sur les gens autour. L’impact qu’il avait sur moi. Moi qui bosse vingt heures par jour, qui n’ai jamais de week-end, rarement une soirée à moi, qui ne vais pas au cinéma, qui mange dans une salle de pause un morceau de poulet froid entre deux patients pendant que lui se balade d’expo en expo en buvant du champagne.

Un soir, je suis rentré, et je l’ai trouvé aux fourneaux. Mon cœur s’est brisé, car j’avais pris la décision de lui parler. De le voir souriant, heureux, chantonnant en nous préparant à manger a failli me faire changer d’avis. Il m’a offert un verre de vin que j’ai refusé.

— Mal au crâne, j’ai dit.

— Tu vas voir, un bon gratin et tu vas te sentir comme neuf.

— Tu en es où, dans tes recherches d’appartement, au fait ? je lui ai demandé en retirant ma veste.

— C’est en cours. C’est difficile, en ce moment, le marché est saturé.

— Tu as des visites, quelque chose ?

— Oui, oui.

— Ah, bien. C’est dans quel coin ? Pas trop loin d’ici, j’espère ?

Il a grommelé quelque chose en me tournant le dos, a remué la casserole en faisant un peu trop de bruit.

— Finalement, je vais en prendre un, un verre de vin. Tu en veux un ? je lui ai proposé en débouchant la bouteille.

— Non merci, non, je suis claqué. Je vais aller me coucher.

— Tu ne manges pas ?

— Je t’ai dit, je suis fatigué.

Je l’avais déjà vu jouer à ce petit jeu-là et je n’avais aucune intention de m’y laisser prendre une fois de plus. Je n’avais pas été désagréable, je ne lui avais pas demandé de partir, pas demandé de me payer un loyer, je lui ai juste demandé si, après ces une ou deux nuits qui étaient devenues des mois, il avait l’intention de se prendre en main et de se chercher un appartement, ce n’est quand même pas un affront !

Le lendemain, j’ai reçu un message me disant de ne pas l’attendre pour manger, qu’il rentrerait tard. Le samedi, il m’a laissé un mot sur la table de la cuisine pour me prévenir qu’il serait en ville. Jusque tard. Quand je suis rentré le dimanche après mon service, le canapé était replié, ses sacs avaient disparu.

Sans un mot, sans un merci, sans un au revoir.

J’étais prêt à accepter beaucoup de lui, parce que c’est quelqu’un que j’aime, vraiment, profondément – que j’aimais – mais de me placer comme ça dans la position du méchant qui met son meilleur ami à la rue sans prévenir, j’ai vraiment trouvé ça mesquin. C’était du Julian tout craché. J’ai beau le connaître, ça m’a blessé.

Après ça, mon téléphone a arrêté de sonner pour autre chose que des urgences, a arrêté de vibrer pour autre chose que des patients. J’ai apprécié le calme et la paix de mon appartement pendant une petite semaine avant d’avoir envie d’entendre des pas dans l’escalier, une clé qui tourne dans la serrure.

J’ai réalisé qu’il ne m’avait pas rendu ma clé, d’ailleurs.

Je n’ai pas eu le courage de la lui demander. Pas tout de suite. Il me fallait un prétexte.

Il s’est passé un bon mois sans qu’on ne se donne de nouvelles du tout. Pas un coup de fil, pas un SMS. De furieux, j’étais passé à résolu, puis les regrets sont arrivés. Ça n’aurait pas dû se finir comme ça.

Facteur, courrier. Une lettre de la banque.

Pour Julian.

Je ne savais même pas qu’il leur avait donné mon adresse. À en croire le tampon rouge qui barrait l’enveloppe, il aurait été avisé de l’ouvrir rapidement.

Je l’avais, mon prétexte.

Je lui ai envoyé un message.

Hey. Il y a une lettre pour toi qui vient d’arriver. Ça a l’air urgent.

Il m’a répondu presque aussitôt.

OK, merci. Je peux passer ce soir ?

Oui, je serais là. Je vais avoir besoin de ma clé aussi, ma sœur doit venir elle aussi.

C’était faux, évidemment, ma sœur adoptive n’a jamais mis les pieds dans mon appartement et ne les mettra probablement jamais mais je n’avais pas le cœur de lui demander ma clé sans raison. Je ne voulais pas une fois de plus être celui qui le mettait à la porte par plaisir.

Ça m’a miné toute la journée. J’avais envie de le voir, évidemment, mais j’avais envie de le voir comme avant. Je ne voulais pas de ce malaise entre nous. J’allais fournir un effort, pour moi, plus que pour lui.

Il est arrivé sur les coups de neuf heures, comme prévu. Au-dessus de ses joues rosies par le vent, ses yeux brillaient de mille feux.

— Tu as l’air en forme, je lui ai dit en me forçant à le serrer dans mes bras, comme avant.

— Toi aussi, dis. Tu as pris du muscle, ou quoi ? On dirait que tu es plus… Tu es bien, vraiment.

— Tu parles, comme si j’avais le temps de faire du sport. Ça doit être de lever les malades. Tu veux quelque chose ?

— Oui. La lettre dont tu m’as parlé.

— Je parlais d’un café, ou d’un verre. À moins que tu sois pressé.

— Je ne voudrais pas te déranger. Ta sœur n’est pas là ?

— Non, non. Pas encore.

— Ok. Juste un verre rapide, on m’attend. Qu’est-ce qu’il te reste, je croyais qu’on avait fini toutes les bouteilles qui trainaient ?

— Je pense qu’on peut en dénicher une cachée quelque part. Tu as trouvé un appart, alors ?

— C’est en cours, oui. Je dors chez mon meilleur ami, là, entre deux. En attendant.

J’ai bien noté l’accent qu’il a mis sur mon meilleur ami, mais j’ai fait semblant de ne pas remarquer. Il a fallu faire des efforts pour maintenir la conversation et c’est seulement pour combler un blanc que je lui ai proposé de manger avec moi. Je pouvais bien mettre une pizza au four, ça prendrait quinze minutes. Il a fait mine de vouloir refuser, mais il se dirigeait déjà vers le tiroir où je range les couverts pour dresser la table tout en me racontant toutes les idées qu’il avait pour faire démarrer sa carrière.

— Vous avez commencé le tournage ? Du Van Gogh ?

— Oui, oui, on a attaqué. Enfin, je ne tourne pas avant deux semaines, mais oui, ils ont commencé. Ça va être vraiment génial.

— En attendant tu fais quoi ?

— Oh, je ne chôme pas. J’étais sur les plateaux toute la journée, la chaleur qu’il fait sous les projos c’est insupportable, je suis… putain je pue la sueur, non ?

— Tu veux prendre une douche pendant que la pizza chauffe ? Ta serviette est toujours dans la salle de bain. Dans le meuble du bas.

— Oh, comme c’est mignon. Je te manque tant que ça ?

Il a pris une douche, on a mangé un morceau, il a dormi sur le canapé. Il n’a pas appelé son meilleur ami pour le prévenir qu’il ne rentrerait pas, il n’a pas reparlé de ma sœur qui n’était toujours pas passée.

Après cela, il restait une nuit ou deux, repartait, revenait. Il avait toujours sa clé.

Alors pour répondre à votre question Est-ce que Julian Clark vivait chez vous au moment de l’accident ?, la seule réponse que j’ai à vous offrir est : c’est compliqué.

JOHN

« Le pire, c’est le silence. Un silence qui dure des milliers d’éternités. Un silence qui étouffe les embryons de pensée qui tentent de se former par vagues, avant de s’évanouir, juste comme ça, sans laisser la moindre trace. Un vide humide, de la condensation qui coule sur une fenêtre qui ne donne sur nulle part. Et il n’y a personne pour vous tenir la main et vous dire que tout ira bien. Personne pour vous montrer le chemin, personne pour allumer le moindre espoir. Il y a des éclairs. Pas des éclairs de lucidité, non, plutôt des éclairs de panique. Une brève bouffée d’air quand on est en train de se noyer, qui s’acharne à vous maintenir juste sous la surface. Là où l’on peut voir le ciel, les oiseaux, les nuages, pour ce qui semble la dernière fois. Là où mourir serait un soulagement.

Et l’on sombre. Encore. Encore. Et encore.

J’en rêve encore, la nuit.

J’y pense encore, et j’y penserai probablement jusqu’à la fin. Ce moment où l’on n’est plus ni soi, ni rien, juste une bille de poussière funambule qui cherche son chemin dans l’obscurité des sens, qui pourrait à tout moment virer à gauche ou à droite et le chemin s’arrêterait là. Nathaniel m’a dit qu’ils jugeaient la probabilité de récupération aux mouvements réflexes qui accompagnent le réveil. Ils n’ont pas dû donner cher de ma peau. Tout en moi hurlait douleur, terreur, panique. Des cris de désespoir qui résonnaient contre une immobilité débilitante. Quelque chose au fond de moi me disait qu’il fallait que j’essaie, qu’il fallait que je me force.

Il y a eu un bruit rauque, un raclement rocailleux. Ce même grincement guttural que l’on émet inconsciemment pendant un cauchemar. C’est ce qui m’a réveillé. Les cris de douleur se sont amplifiés jusqu’à me faire saigner de l’intérieur, les couteaux qui me lacéraient l’esprit se sont mis à me taillader les chairs, la paralysie qui m’immobilisait l’âme est venue m’entraver les membres pour me laisser offert en sacrifice au cyclone qui m’arrachait de moi, morceau par morceau. Des hurlements stridents m’ont déchiré les tempes et j’ai rendu les armes.

Je me souviens.

Je me souviens, maintenant. De presque tout. Je me souviens de ce qu’on m’a raconté, je me souviens de ce que j’ai inventé pour combler les blancs, mais je me souviens aussi de ce que je crois être l’avant – son avant. C’est un peu mélangé, c’est un peu confus. Certaines images sont surexposées, d’autres sont noircies par le temps, par les mensonges, par les erreurs. Je me souviens de l’odeur âcre de détergent mêlée à celle du savon en barre. Je me souviens de cette image blanche devant mes yeux clos. Un cadre, dans lequel aurait dû se trouver une scène, de mon enfance ou de ma jeunesse, probablement. Mais le cadre était vide.

Une tiédeur s’est approchée et la carapace qui flottait autour de moi s’est resserrée pour former une enveloppe trop étroite dans laquelle on essayait de me forcer. J’avais mal au dedans autant qu’au-dehors.

Le vent s’est mis à souffler. Ce que je croyais être le vent. Des murmures, des sons qui glissent, lui se heurtent, sans vouloir rien dire. Ça ressemblait à

… *oujours rien… prendre du tem… ssion artérielle, il ne v… rame d’atropine*…

Un goût métallique a déferlé dans ma bouche, m’a poussé plus près du précipice tout en m’empêchant de tomber. Le centre du vide s’est mis à pulser, rythmiquement, violemment. *Boum-boum. Boum-boum*. Il cherchait une sortie, un moyen de s’échapper et m’emmener avec lui. *Boum-boum. Boum-boum*. La carapace a fini de se verrouiller. J’ai presque entendu le bruit quand elle s’est mise en place, quand elle est devenue ce corps étranger qui s’efforçait de me garder en son sein quand je voulais m’en évader. J’avais froid, j’avais peur. De l’eau griffait ma peau meurtrie, des mains empoignaient mes membres anesthésiés, des doigts lacéraient mon torse, forçaient mon… Mon intimité. J’avais beau essayer de me débattre de l’intérieur, leur demander, les supplier d’arrêter, ils ne m’entendaient pas. Les murmures se sont épuisés.

*… er les doigts… tirer les entrav… rra dans une heur…*

Et puis plus rien.

« Ça a fini par passer. La douleur a battu en retraite. Je savais bien que ce ne serait que temporaire, je la sentais à l’affut, à guetter le moindre moment d’inattention pour revenir à l’attaque. Elle m’a offert juste assez de répit pour me laisser me réveiller, me laisser me réveiller sans m’être jamais vraiment endormi. Un flot saccadé de – je voudrais croire que c’était des pensées mais non, c’était plutôt ce torrent d’informations contradictoires que forme les rêves – a surgi de nulle part, je me suis fait bringuebaler d’un côté, de l’autre, j’ai tenté d’en saisir quelques bribes au passage mais elles me glissaient entre les doigts. J’ai voulu hurler, hurler pour que ça s’arrête, mais les cris sont restés eux aussi étouffés dans ce vide qui m’écrasait la gorge. Je ne me suis pas rendu compte jamais j’avais… J’avais…

…*soif ?* a dit le vent.

Soif. C’est ça. Soif.

Contact. Un choc électrique, glacial. Le corps autour du vide a tressailli.

… *buvez*, a dit le vent.

Il avait plus de force que moi, je me suis laissé faire. Une simple gorgée d’eau qui explose contre la langue comme l’un des bonbons acidulés que Nathaniel allait chercher au distributeur du second étage, de temps en temps. Il m’a aidé à boire, juste une ou deux gorgées, et une quinte de toux m’a arraché de ce demi-sommeil. Je crois que c’est là que j’ai ouvert les yeux. Brièvement. Très brièvement. Le blanc éblouissant, la lumière aveuglante se sont incrustés dans ma rétine, ont explosé en une boule de feu dans mon crâne.

*Doucement, doucement*, a dit le vent.

Il m’a laissé retomber sur l’oreiller. Les décharges électriques qui pulsaient derrière mes yeux ont fini par s’apaiser, et j’ai senti mes poings se relâcher.

— Vous m’entendez ?

Je ne voulais pas l’entendre. Je voulais porter mes mains à mes oreilles et replonger dans le silence.

— Attendez, attendez, je vous enlève ça.

Il y a eu des clics, des grincements, et la pression sur mes poignets s’est apaisée. Quelque chose est venu envelopper ma main et je l’ai laissé faire, c’était la première sensation agréable depuis que… depuis que ça avait commencé. Quoi que ce soit.

— N’essayez pas de parler, a dit un autre vent, un vent avec une voix plus douce, plus haut perchée. N’essayez pas de parler, serrez simplement ma main si vous m’entendez.

J’ai fait ce que le vent me demandait, pour le faire taire.

— On s’occupe de vous. Ne vous inquiétez de rien, on s’occupe de vous. Tout va bien. Tout va aller pour le mieux.

Et je l’ai cru.

Comme un con, je l’ai cru.

« Le concept de temps n’existe que dans le carcan de nos montres et nos horloges. Sans ces aiguilles qui l’emprisonnent, il fluctue, il se meut, se forme et se déforme au rythme hypnotique de la respiration de l’univers. Il s’essouffle parfois, s’apaise, s’affole. Il est timide. Quand on commence à penser à lui, il se fait discret, jusqu’à ce que l’on oublie son existence.

Je n’avais rien d’autre à faire que penser à lui. À ses battements de cœur qui provoquaient les miens, à son souffle sur ma poitrine, ses pas feutrés qui allaient et venaient en attendant que je pense à autre chose.

Je n’avais rien d’autre à quoi penser.

J’avais fini par ouvrir les yeux, et les garder ouverts.

Je ne sais pas à quoi je m’attendais. On ne s’attend pas à grand-chose quand on croit que l’on vient de mourir. On ne s’attend plus à rien quand on a vécu le Vide.

Un cube blanc, une petite table, une chaise. Une fenêtre sur la gauche, qui donnait sur un ciel ouaté. Et sur le lit, un corps trop maigre sous un drap trop fin qui mimiquait les gestes que j’imaginais. Sa peau était trop blanche, des bras qui échappaient d’une chemise de papier étaient couverts d’un fin duvet dont le blond avait terni. Une pince de plastique pendait au bout d’un doigt, un tuyau s’échappait du pli du coude pour filer sous le lit. Au travers des barreaux de métal.

Un écran à la lumière verte flashait des *bip-bip* qui suivaient la course du temps.

J’ai voulu lever la main pour toucher mon visage, et une main s’est approchée. Des doigts fins, une paume calleuse. L’ongle du majeur était cassé. Ça devait être douloureux pour celui à qui la main appartenait. Les doigts sont venus effleurer ma joue, y ont trouvé une barbe de quelques jours. Sont passés devant mes yeux, je me suis reculé quand ils ont effleuré mon front. Les doigts me faisaient mal. J’ai voulu que la main se repose, et la main s’est reposée, le long de ce corps, inerte.

J’ai fermé les yeux. Laissé le temps reprendre son souffle.

Le vent allait revenir. Le vent revenait toujours.

Le corps a essayé de bouger mais la douleur était trop forte.

La douleur s’en allait toujours quand le vent venait.

Le vent allait revenir.

Le vent revenait toujours.

Elle s’est déplacée, elle s’est transformée. La douleur s’est faite pression. S’est faite urgente. Le vent allait revenir, le vent revenait toujours. La douleur voulait s’enfuir, mais le vent allait…

Il n’est pas revenu.

Pas à temps. Une tiédeur humide qui m’a coulé le long des cuisses et je crois que je me suis endormi encore une fois.

Pas endormi, non. Effacé.

C’est ça. Effacé.

« C’est impossible à décrire. C’est comme tomber. Tomber, mais à l’envers. Il doit y avoir un mot pour ça, mais certains m’échappent encore. Ça passera, il m’a dit, avec le temps et ça aussi, j’y crois. Autant que possible.

Il y a eu un *bip-clang* auquel je m’étais déjà habitué sans le savoir. Il a dit quelques mots, qui se sont noyés dans les éclaboussures d’un réveil en sursaut. Probablement quelque chose comme *Désolé, je ne voulais pas vous surprendre*… Il était souvent désolé. Je me moquais bien qu’il soit désolé, la seule chose qui importait c’est que j’avais froid.

Il s’est approché, m’a observé avec un sourire figé. Chirurgical. Il a mis une main sur mon front, a pressé quelques boutons sur les moniteurs près de ma table de chevet jusqu’à sembler satisfait. Son sourire statique est revenu vers moi.

— Comment vous sentez-vous, ce matin ?

Mes lèvres se sont entrouvertes et c’est un vent de panique qui s’y est glissé. Une terreur irrationnelle qui a balayé tous les mots qui se bousculaient dans ma gorge.

— Vous m’entendez ? Serrez ma main si vous m’entendez.

Il a glissé ses doigts dans les miens et j’ai serré. J’ai serré à m’en faire mal. On ne lâche pas une bouée de sauvetage quand on en tient une.

— Bien, il a murmuré. Très bien.

Il a doucement déverrouillé mes doigts enroulés autour des siens, a reposé ma main sur le matelas.

— Qu’est-ce qui… Merde… Vous vous êtes trempé, qu’est-ce qui… Oh, je vois. Je vais devoir retirer le drap, monsieur…

Il m’a regardé, m’a laissé le temps de réagir, de dire quelque chose, quoi que ce soit. Comme si j’en avais envie.

Avec précautions, il a levé le morceau de tissus blanc et l’a roulé en boule au pied du lit.

— Quelle idiote. Elle a oublié de vous donner le pistolet.

Un coup de fouet a claqué, quelque part. Dans un recoin de ma tête, je pense, parce qu’il n’a pas paru l’entendre.

— Je vais vous nettoyer tout ça.

J’ai suivi son regard jusqu’aux membres qui dépassaient de la chemise d’hôpital, des jambes décharnées, deux coton-tiges inertes tombés sur les draps d’un lit blanc. Sur la cuisse de gauche, depuis le haut du genou se dessinait une large tache sombre, qui s’étalait jusqu’à se faufiler sous la chemise de papier. De part et d’autre des hanches qui pointaient sous le tissus blanc, les mains – mes mains – reposaient au milieu d’une large tache jaunâtre.

— Vous auriez dû appeler, il n’y a rien de plus désagréable que de rester mouillé comme ça, mon pauvre. Vous voyez le bouton sur la gauche ? Celui avec la cloche ? Si vous avez besoin de quoi que ce soit…

Le crissement dans mon cou alors que j’essayais de suivre son geste a été assourdissant.

Il a sorti quelque chose qui ressemblait à un petit stylo de sa poche poitrine.

— Comment vous sentez-vous ?

Un éclair de lumière s’est enfoncé dans ma pupille.

— Essayez de garder les yeux ouverts, juste une seconde.

La lumière est passé dans l’œil gauche.

Il a griffonné quelques mots sur le dossier brun posé sur la table de chevet.

— Bien. Je ne vais pas vous laisser comme ça, ne vous inquiétez pas, en revanche il va me falloir un tout petit peu d’aide de votre part. Vous vous sentez d’aplomb ?

Je pense que j’ai hoché de la tête, il a paru satisfait.

— Rien de bien difficile, rassurez-vous. Je vais commencer par vous redresser, et ensuite je vous aiderai à basculer les jambes sur le côté du lit pour changer les draps, d’accord ? On essaye ?

J’ai fait un nouveau signe de tête.

— Allons-y. Dites-moi si ça vous fait mal, surtout, d’accord ?

— Oui.

Le murmure éraillé sorti de ma poitrine nous a tous les deux pris par surprise.

— Un, deux…

Sa main s’est glissée dans mon dos et a exercé une pression tout juste suffisante pour ordonner à des muscles endormis de reprendre du service.

— Ça va ?

Non !

Non, ça n’allait pas. J’avais la tête qui tournait, la hanche gauche qui hurlait, les reins en bouillie.

— Bien, c’est très bien. Maintenant je vais vous prendre les jambes pour vous tourner un peu, d’accord ?

L’explosion de douleur dans mon côté gauche a été aussi soudaine qu’éphémère.

— Désolé. Ça ne va pas être long.

Il a fait le tour du lit, s’est affairé à retirer le drap de dessous, l’alaise, les rouler en boule eux aussi juste derrière moi.

— Je ne me suis pas présenté, au fait. Je suis le docteur Nathaniel Newman…

Il a laissé sa phrase en suspens, comme s’il attendait une réponse. Je crois l’avoir vu froncer les sourcils, et il a fait le tour du lit.

— Vous voulez essayer de vous déplacer sur la gauche ? Juste quelques centimètres, pour vous mettre les fesses sur le drap propre.

Dieu seul savait comme il avait réussi à refaire la moitié du lit en juste quelques secondes. L’expérience, oui, bien sûr. L’expérience.

Je me suis déplacé, sans trop de mal cette fois, pour le laisser finir de refaire le lit.

— Je ne peux pas encore vous proposer d’aller prendre une douche, il va falloir qu’on se contente d’une toilette de fortune, à l’ancienne, ok ?

Il est parti dans la salle de bain, a claqué quelques placards, a fait couler de l’eau et j’ai senti quelque chose naître, grandir dans mon ventre. C’est monté doucement, ça m’a pris à la gorge, ça m’a enveloppé comme un hurlement qui refuse d’échapper.

— Et vous, au fait ? C’est quoi, votre petit nom ?

 Les *bip-bip* du moniteur à côté de moi se sont envolés. Les pics et les creux verts se sont rapprochés les uns des autres, Le robinet dans la salle de bain s’est arrêté et il est revenu, une bassine dans ses mains gantées. Je me suis raclé la gorge.

— John.

Contre mes cordes vocales, mon propre prénom avait la texture des premiers mots que l’on marmonne au réveil d’une longue sieste.

— John. Je m’appelle John.

Ma bouche s’y habituait à chaque répétition.

John,

John,

John,

John,

John.

Je m’appelle John.

Il est des mots qui perdent leur sens quand on les ressasse indéfiniment. Là, c’était l’inverse.

Je l’ai vu sourire quand il a porté les yeux au dossier brun au pied du moniteur dont les bips avaient repris leur course habituelle. Il a manqué laisser tomber la bassine en essayant de le repousser d’un coup de coude.

 — Je vais vous retirer votre chemise. Pour vous nettoyer. Ok ?

Il avait déjà défait le nœud dans mon dos avant que je ne lui réponde. La chemise est tombée sur mes cuisses, dévoilant un torse maigre strié par les ombres délicates des côtes qui faisaient onduler une peau blanche. Sur le côté gauche, la tache rouge qui montait depuis la cuisse venait perdre ses bords violets dans un tatouage aux contours imprécis qui coulait le long de ma poitrine. J’y ai passé un doigt, surpris par la texture des poils épais.

— Qu’est-ce que ça représente ? m’a demandé Nathaniel.

J’ai observé la tâche qui s’étalait sur ce torse.

— Je ne sais pas.

Je l’ai senti marquer une pause.

— Vous avez d’autre tatouages ?

J’ai laissé mon regard balayer ce corps dans lequel j’essayais de trouver ma place.

— Non. Je… je ne crois pas.

— Dans le dos, peut-être ? Sur le cou ? J’en ai un dans la nuque, souvenir de jeunesse. Un tribal.

Il a retiré la chemise qui me couvrait le bas-ventre, l’a lancée au sol sur la pile de draps souillés. J’ai détourné les yeux – lui aussi.

Lorsque le gant de toilette s’est approché de mes cuisses, je lui ai dit

— Je peux faire ça moi mê–

Une quinte de toux m’a terrassé, allumant un feu d’enfer dans mes poumons, brûlant ma gorge, me coupant la respiration pendant ce qui m’a semblé une éternité.

Il ne m’a pas tapé dans le dos, n’a pas fait un geste, a juste attendu que ça passe en fronçant les sourcils. Je me suis écroulé sur mon oreiller une fois que le plus gros fut passé. Il m’a fallu quelques secondes pour reprendre mes esprits, pour que les bips du moniteur se calment eux aussi.

— Respirez.

Un pieu glacial s’est planté dans ma poitrine et j’ai tenté de le repousser sans forces.

Le froid s’est déplacé.

— Inspirez.

Encore.

— Toussez trois fois.

Nouvelle quinte de toux.

— Vous fumez ?

J’ai secoué la tête doucement.

— Vous avez arrêté récemment ?

— Je ne… Non.

Il n’y avait pas besoin de stéthoscope pour entendre que cette toux ne présageait rien de bon.

— C’est pour ça que je suis là ? Pour une bronchite ?

Il a remis sont stéthoscope autour de son cou et m’a couvert avec le drap propre.

— Je vais vous apporter une chemise dans une minute, d’accord ? Vous voulez que je monte un peu le chauffage ?

Je lui ai dit que non. C’est à l’intérieur que j’avais froid.

— Je vais aussi demander à Isabella qu’elle vous remette de la crème sur votre hématome. Ça doit être douloureux, non ?

— Ça va.

— Qu’est-ce qui vous est arrivé ? Vous êtes tombé ?

— C’est ça.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

— Comme vous dites, je suis tombé.

— Où ça ?

— Je peux avoir un verre d’eau ?

Il a rempli un verre avec la carafe en plastique jaune sur la table de chevet, trop près du moniteur et de ses bips insistants. Je me suis forcé à boire doucement, gorgée après gorgé, en attendant qu’il finisse par sortir de la chambre. Mais il restait là, attendant lui aussi.

— Donc ? Vous êtes tombé ?

— Je suis fatigué.

Il a souri.

— Je comprends, il a dit. Ne vous inquiétez pas.

Je ne voyais pas pourquoi j’aurai dû m’inquiéter. Avant qu’il ne me dise ça, je n’avais pas pensé à m’inquiéter.

— Vous voulez un café ? Celui de la salle de repos est infect, mais il est moins mauvais que celui du distributeur.

— Je veux bien, oui.

— Sucre et lait ?

— Oui.

C’est la réponse qu’il avait l’air d’attendre.

« Je suis sûr que, dans son espace-temps, il est revenu juste quelques minutes plus tard, deux cafés à la main. Dans le mien, c’était des années entières que je venais de passer à attendre, à fixer le plafond immaculé en priant pour y trouver quelque chose, quoi que ce soit, mais les ombres et les craquelures sont restées des ombres et des craquelures. Parfois, quand on regarde les nuages dans le ciel, on y découvre des animaux fantastiques qui sautent, dansent ou jonglent sous le chapiteau d’un cirque imaginaire, d’autre fois on n’y voit qu’un amas de vapeur et de gaz.

— John ?

J’ai presque sursauté.

— *Monde ?* À l’envers ?

Il m’avait posé tant de questions, tant de questions sans intérêt que mon café avait fini par refroidir. J’en ai pris une gorgée. Il a soupiré, inscrit quelques mots sur le dossier brun calé sur son bras et est passé à la suite :

— Je vais vous citer cinq mots. Essayez de vous en souvenir, je vous les redemanderais un peu plus tard. *Mimosa. Chemisette. Abricot. Accordéon*.

Je ne me souviens plus du cinquième, peu importe. Je lui ai reservi ses cinq mots un peu plus tard, juste avant qu’il ne referme son dossier brun d’un coup sec.

— Bien. Parfait, John. J’en ai fini avec la paperasse. Je sais à quel point ça peut être ennuyant, toutes ces questions qui semblent ne rimer à rien.

Il avait raison, même si entre des questions sans intérêt et ce vide qui me tomberait dessus aussitôt qu’il aurait refermé la porte, je préférais encore son interrogatoire sans queue ni tête.

— Avec tout ça, je n’avais même pas remarqué que nous n’avons pas votre date de naissance.

J’ai perdu pied.

Il m’a regardé.

— John ? Votre date de naissance ?

Je suis tombé en chute libre.

Durant mon séjour, Nathaniel a fait preuve d’imagination pour m’expliquer le fonctionnement de la mémoire. Ses différentes étapes, ses différents processus de transformation, de stockage, de rappel. Il s’est servi d’analogies parfois pertinentes, souvent saugrenues, mais ce qui s’est passé dans ma tête quand il m’a demandé ma date de naissance n’avait rien d’une illustration. C’était concret. Brutal. Je me suis trouvé face à mur de tiroirs, un mur qui s’étendait à perte de vue. Chacun d’eux portait une étiquette dont le texte avait terni.

— John ? Vous pouvez me donner votre date de naissance ?

C’était facile, il suffisait de tendre la main, tirer la poignée. Un peu par réflexe, un peu au hasard. Se faire confiance. Me faire confiance. Ces informations-là se trouvent toujours à portée de main, toujours dans la rangée de tiroirs accessible de n’importe où, n’importe quand.

Tendre la main, tirer la poignée.

— John ?

Tendre la main, tirer la poignée.

J’ai tiré d’un coup sec.

Je m’étais trompé. J’avais dû me tromper, on ne peut pas ouvrir un tiroir et n’y rien trouver.

Dans l’univers de Nathaniel, les *bip-bip* du moniteur sur la table de chevet se sont fait plus rapides.

Tendre la main, tirer la poignée.

Vide.

Le mur de tiroirs s’est mis à trembler doucement.

Tendre la main, tendre la main et tirer la poignée, ça n’avait rien de difficile, rien de…

Vide.

Un autre.

Vide, vide encore.

Chacun des tiroirs que j’ouvrais disparaissait, remplacé par un autre, dont l’étiquette était encore moins lisible, plus j’ouvrais, plus ils se mélangeaient, pour le mur tremblait, secoué par un séisme intérieur ; j’ai continué à ouvrir les tiroirs, n’importe lesquels, plus rapidement, plus violemment, j’ai fouillé les double-fonds, les recoins, ça ne pouvait pas disparaitre comme ça, ça n’avait fait que glisser, c’était forcément là ! J’y ai mis plus de force, des poignées me sont restées dans les mains, des tiroirs se sont écrasés au sol, des–

Une main s’est posée sur mon bras.

— John ? Tout va bien ?

Il m’a parlé, longtemps. Il a essayé de me rassurer, me rassurer quant à cette menace sur laquelle je n’avais pas encore mis de nom. Il m’a expliqué que j’avais été victime d’un accident, que je m’étais fait renverser. M’a parlé d’un choc à la tête, d’une possible perte de mémoire. Temporaire. Réversible.

Il m’a dit qu’il me fallait juste du temps, du temps et de la patience.

Il m’a demandé, encore une fois, comment je m’appelais.

— John, j’ai murmuré. John Doe.

Il a hoché de la tête.

Il m’a tendu le dossier brun qu’il avait dans les mains depuis le début de cette conversation. Une étiquette blanche imprimée légèrement de travers portait mon nom.

— John Doe est le nom que l’on donne par convention aux personnes qui nous arrivent sans identité. Il est possible, il est probable, que vous ayez aperçu ce nom sur votre dossier, du coin de l’œil.

— Ce ne sont pas des choses que l’on invente. Ni des choses que l’on oublie.

Les tiroirs vides claquaient toujours dans ma tête.

— Vous voulez me raconter ce dont vous vous souvenez ? Avant l’accident ?

Les tiroirs se sont immobilisés. Ça ne servait à rien de tendre la main, ni de tirer la poignée.

— Vous avez appelé ma femme ? je lui ai demandé

— Vous êtes marié ?

J’ai levé la main gauche. Un rayon de lumière s’est accroché dans mon alliance.

— On dirait.

NATHANIEL

« La phase de réveil s’est avérée plus éprouvante pour le patient qu’à l’accoutumée. Les périodes conscientes et inconscientes s’enchaînaient, le patient montrait des signes d’agitation notables et parlait beaucoup pendant son sommeil. Impossible de comprendre ce dont il parlait, mais la cadence et l’effervescence qu’il montrait tendait à nous faire croire qu’il délirait, ce qui n’était pas vraiment surprenant à la vue du cocktail que l’on avait trouvé dans son sang. J’ai été appelé à plusieurs reprises, lorsqu’il semblait reprendre conscience, je me suis présenté autant de fois – *Bonjour, je suis le docteur Nathaniel Newman du Mental Health Institute de Manhattan, comment-vous sentez-vous ?* – mais n’ai jamais reçu de réponse cohérente. Les rares fois où il semblait m’écouter, j’ai même tenté le début du test de Folstein sans grande conviction, et n’ai rien obtenu de plus.

*Folstein*, oui. Le test de Folstein est un grand classique que nous utilisons de manière routinière, qui consiste à poser quelques questions au patient sur la date, le mois, l’année, pour établir son état de conscience. Nous ne cherchons pas de précision particulière, si le patient se croit le 12 mars alors que nous sommes le 14, nous pouvons, au vu des réponses suivantes, considérer le test comme réussi. En revanche, si le patient nous annonce qu’il se croit le 12 mars 3048, ou le 28 juin 1666, là, évidemment, il y a matière à s’inquiéter. Une fois la mémoire épisodique vérifiée, la suite du test s’intéresse ensuite à la mémoire sémantique, puis à la mémoire que je vais appeler à court terme pour faire simple. Ce n’est pas seulement à cause de la présence des Benzodiazépines que j’avais décidé de pratiquer le test dans son intégralité, c’est plutôt le manque total de réponses dans sa première partie – les questions sur la date – qui m’a poussé à creuser un peu plus. Il ne m’était jamais arrivé qu’un patient ne puisse pas du tout me donner de réponse sur la date. C’est presque un heureux hasard que le test de Folstein soit aussi utilisé comme outil de diagnostic pour les amnésies, particulièrement les amnésies antérogrades, celles qui font que le patient peine à créer et rappeler des évènements récents, mais reste presque inutilisable dans le cas d’amnésies rétrogrades. Ce que le test de Folstein ne couvre pas, c’est la mémoire autobiographique, celle qui stocke les informations relatives à notre propre personne, et forme en partie tout au moins notre identité.

Pour simplifier grossièrement, une amnésie antérograde est souvent causée par une lésion cérébrale qui touche le lobe occipital, préfrontal ou pariétal et affecte la mémoire immédiate. On peine à fixer les nouveaux souvenirs. Les amnésies rétrogrades, elles, peuvent être le résultat d’une commotion cérébrale, d’un choc psychologique, d’une blessure à la tête. Elles se développent quand l’hippocampe est touché. Les amnésies rétrogrades elles-mêmes peuvent se diviser en plusieurs sous-groupes, selon le type de mémoire qui est affecté. Les détails médicaux n’ont que peu d’importance mais comprendre la différence entre amnésies rétrogrades et antérogrades me parait un élément assez important pour être mentionné.

Je suis passé à la 304 presque par hasard, juste pour vérifier ses constantes. Ça m’a presque surpris de le trouver éveillé. Je me suis présenté, une fois de plus, et j’ai vu que cette fois il m’écoutait, il m’entendait. Nous ne disons jamais aux patients qu’ils sont au *Mental Health Institute*, évidemment, nous leur disons qu’ils sont à l’hôpital de Manhattan. Nous leur donnons l’adresse, quand ils veulent plus de précision, mais rien de plus, tout du moins pas avant d’avoir établi un premier diagnostic. Je lui ai tendu la main, qu’il a serré faiblement. Juste après que je me suis présenté, il a ouvert la bouche, et j’ai vraiment cru que ce petit truc allait suffire à ce qu’il se présente lui aussi, comme le veut l’usage mais il a refermé la bouche sans avoir dit un mot.

Je lui ai demandé comment il se sentait, je l’ai ausculté rapidement pour lui donner quelque chose d’autre sur lequel se focaliser que mes questions sur le jour, la date, et cætera. Comme je vous le disais, il a éludé la majeure partie d’entre elles, trouvant des prétextes pour détourner la conversation.

— Vous m’en voyez navré, je lui ai dit en me saisissant de son dossier, mais je suis incapable de lire les pates de mouches de notre secrétaire ; je préfère vous demander votre prénom, plutôt que de l’écorcher.

— John, il a dit.

J’ai souri, intérieurement. Son dossier nous était parvenu avec le nom *John Doe*, que l’on attribue aux individus dont nous ignorons l’identité, comme vous le savez. S’il est déjà rare d’admettre un John Doe, quelles sont les chances pour qu’il se prénomme véritablement John ?

— Enchanté, John. Vous voulez me raconter ce qu’il s’est passé ?

Il est resté silencieux, je n’ai pas insisté. Si, comme ses analyses laissaient à présager, l’accident n’était qu’un effet collatéral d’une tentative de suicide par médicaments, ça pouvait lui prendre des jours, des semaines avant d’en parler au médecin qui se trouvait devant lui ce jour-là. Il nous faudrait faire connaissance, se prouver que nous pouvions nous faire confiance. On ne peut pas tout soigner juste en collant un stéthoscope sur la poitrine de tous les patients, malheureusement.

J’ai continué à l’ausculter tout en passant en revue les tests qui nous permettent d’évaluer la capacité cognitive du patient, comme compter à rebours à partir de cent en retirant sept à chaque fois. Il a commis une erreur vers les soixante, mais rien d’alarmant. Essayez, quand vous avez une minute, vous réaliserez que c’est plus difficile qu’il n’y parait. Je lui ai demandé d’épeler le mot *monde* à l’envers, de répéter une série de mots que je lui fournissais pour tester la mémoire immédiate. Je pourrais vous donner la liste des tests que nous pratiquons habituellement même si je doute que ça vous soit bien utile. À part son manque de réaction flagrant concertant la date, je n’avais jusque-là aucune raison de suspecter la moindre anomalie. J’ai donc omis le test de Grober et Buschke et j’ai décidé de lui demander un peu plus d’informations sur lui. Ce que nous appelons la mémoire autobiographique.

Je n’ai pas pu aller bien loin. Je lui ai demandé de me confirmer son nom de famille, et j’ai eu un frisson glacé qui m’a couru le long de l’échine quand il a dit :

— Doe.

J’ai fixé le nom sur le dossier du patient.

Je lui ai demandé de répéter.

— Doe. Je m’appelle John Doe.

« J’ai fait de mon mieux pour cacher ma surprise. Je devrais parler de choc, plutôt. Après ça, quand je lui ai demandé son adresse, ce qu’il exerçait comme profession, des informations sur sa famille, ses amis, je savais à quel type de réponse m’attendre.

Je suis allé trouver Professeure Hart aussitôt. Elle n’a montré que peu d’intérêt pour le patient, n’a fait que me répéter que les amnésies rétrogrades intégrales n’existent que dans l’imagination de mauvais scénaristes Hollywoodiens et qu’il s’agissait forcément d’un simple ictus amnésique.

— Si vous savez combien j’en ai vu, des comme lui, Newman. Gardez-le en observation pour la nuit, et je vous promets que demain matin vous pourrez le renvoyer chez lui avec toutes les casseroles qu’il traine derrière lui et dont il aurait bien voulu se débarrasser en chemin.

— C’est le fait qu’il croie s’appeler John Doe qui m’inquiète.

Elle s’est immobilisée, a soupiré et sur ce petit ton qu’elle peut prendre parfois.

— Il a dû entendre les brancardiers se référer à lui sous le nom de John Doe et a ingéré cette information sans même en prendre conscience.

C’était plausible. C’était en fait la seule explication logique.

— Il ne présente aucun danger ni pour lui-même, ni pour autrui, correct ? Les médicaments qu’il a avalés ont dû lui filer une bonne migraine, mais rien de plus. J’ai besoin de lits, Newman. Besoin de lits pour des patients qui se souviennent de leur numéro de police d’assurance. Renvoyez-le chez lui demain matin, avec ou sans ses souvenirs. Compris ?

— Sans identité…

— Débrouillez-vous. Je vous paye pour ça.

Ictus amnésique. Tout à fait possible. Probable, même. Les examens conduits par nos confrères de Lenox Hill n’aient mis en évidence aucune lésion cérébrale, ce qui corroborait l’hypothèse du professeur.

Le patient a été mis sous vitamine B1, qui agit comme un stimulant cérébral et parfois à la démarche de recouvrement de la mémoire. La vitamine B1 est particulièrement efficace justement dans les cas d’ictus amnésiques, et aide à une récupération totale et rapide.

Ce n’est que plus tard dans la soirée que Hart est revenue vers moi. Elle était un peu moins tendue. Une fois le gros de la journée passée, nous sommes tous un peu plus à l’écoute.

— Mettez-le à l’isolation partielle pour éviter l’intrusion de stimuli étrangers qui pourraient polluer sa mémoire immédiate et par conséquent impacter la mémoire à long terme. C’est peu probable, mais si vraiment vous avez mis la main sur une véritable amnésie, ça pourrait être un cas d’école. N’oubliez pas de documenter, évidemment.

La mémoire n’existe pas. En tout cas pas tel que l’on s’y réfère. Elle est subdivisée en catégories, en processus de stockage, de traitement et de rappel qui forment ce que l’on appelle improprement *la mémoire*. Plusieurs modèles débattent de l’intervention des processus conscients et inconscients, de récupération directe ou indirecte, volontaire ou non, mais le fait est que ce sont des éléments-clés qui, mis bout à bout, ravivent la totalité d’un souvenir. L’intrusion de stimuli étrangers dans l’entourage du patient peut écraser certaines de ces clés et ainsi modifier la manière dont le souvenir va être recréé à partir de ces éléments sensoriels, temporels, spatiaux et émotionnels. Bien qu’enregistrés simultanément, ces éléments ne sont pas conservés en un seul endroit. Le cerveau conserve la synchronisation de ces éléments sensoriels et les regroupe sous ce que l’on appelle un souvenir. Cette dispersion cérébrale des éléments constitutifs d’un souvenir ne peut donc garantir que sa récupération soit instantanée, ni d’une fidélité absolue. D’où la crédibilité discutable de tout témoin visuel : aussi sincère et fiable qu’il croit être, il reste néanmoins victime des caprices de son cerveau.

C’est elle aussi qui a mentionné la Régénération par l’Isolation pour la première fois. Elle l’a placée au milieu de la conversation comme une plaisanterie, comme une idée qui ne valait pas la peine que l’on s’y attarde. Sur le coup, je n’y ai pas prêté attention, c’est simplement dans la soirée, quand je suis rentré chez moi et qu’en attendant que le repas chauffe, j’ai fait quelques recherches en ligne sur les différents traitements de l’amnésie rétrograde que l’expression est apparue de nouveau.

La Régénération par l’Isolation, ou R.I., est un concept développé et testé par une équipe de chercheurs de Seattle dans les années 60 dont le but était de prouver que l’amnésie ne provoque qu’un embouteillage bloquant l’accès aux traces sensorielles qui construisent le souvenir plutôt que l’effacement dudit souvenir, ce que nous savons être tout à fait exact aujourd’hui. L’expérience cherchait à démontrer qu’en l’absence totale d’excitation, le cerveau va de lui-même créer de nouveaux chemins d’accès aux informations pour ne pas rester dans ce status-quo. Pour favoriser cette reconstruction cérébrale, les patients – préalablement drogués pour provoquer cette amnésie rétrograde – étaient placés en isolation sensorielle totale.

Les maigres comptes-rendus, pâles photos de pages noircies par le temps et la honte, était accablants. Sur le 28 cobayes, 21 avaient été reportés décédés de cause naturelle. Il est apparu plus tard que toutes les formes de suicide, depuis se frapper la tête contre les murs jusqu’à se déchirer les veines aux poignets de ses propres dents avaient été classifiées comme mort naturelle. Quant aux sept autres, ils avaient développé névroses, syndrome de double personnalité, psychoses et aliénations en tous genres. Il va sans dire que chacun des patients, avant de voir sa santé mentale se dégrader avait, toujours selon ces feuillets jaunis, recouvré la mémoire de manière spectaculaire. Une photo, le seul cliché qui avait survécu aux années et l’un des rares qui ait été pris au jour où les pauvres hères furent libérés montrait des hommes squelettiques, terrorisés, incapables de tenir sur leurs jambes. Des fantômes d’eux-mêmes, tout au mieux. S’ils avaient recouvré la mémoire, ils avaient perdu leur sanité au cours du processus. On a accusé, et l’on accuse toujours, les Nazis de toutes les horreurs de la guerre. Avec raison. Leurs expérimentations ont vu des centaines de prisonniers congelés vivants, exposés au gaz moutarde, inoculé du typhus ou de la malaria, stérilisés, disséqués, torturés pour le bénéfice de la science, mais on oublie souvent que notre propre pays a lui aussi eu son lot de dégénérés qui ont cru faire avancer la science. C’est facile d’oublier, de se souvenir uniquement de ce qui nous fait nous sentir fiers, laisser les algorithmes décider de ce qui devrait rester dans l’Histoire, et ce que l’on veut transmettre aux générations futures.

Cette photo noir et blanc, ces visages creux, cireux, aux yeux exorbités m’a empêché de trouver le sommeil. La douleur, les supplications dans les mains tendues vers la caméra, les regards larmoyants sont restés incrustés sur ma rétine et m’apparaissaient à chaque fois que je fermais les yeux, aussi clairement que sur un écran. J’ai fini par me relever, fatigué d’essayer de m’endormir.

[…]

Copyright © 2023 François Romain

All rights reserved.

ISBN:

ISBN-13: